Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/modestemignonoul02balz

Desbois
037B
v.2
SmRB

MODESTE MIGNON

PAR

H. DE BALZAC.

a 396

DERNIER OUVRAGE DU MÊME AUTEUR :

Le Martyr calviniste, 3 vol. in-8°.

SOUS PRESSE :

La Lune de miel.

L'Hôpital et le Peuple.

Imprimerie de Alexandre et L. Laurent, rue d'Hautefeuille, 19.

MODESTE MIGNON

OU

LES TROIS AMOUREUX

PAR

H. DE BALZAC.

CABINET DE LECTURE.
Librairie ancienne et moderne
E. DESBOIS & FILS
Rue Huquerie, 70 - BORDEAUX

TOME DEUXIÈME.

PARIS,
CHEZ CHLENDOWSKI,
8, RUE DU JARDINET.

1845

Modeste remporte un avantage signalé.

XXIII.

La lecture de cette lettre, dévorée comme une gorgée d'eau dans le désert, ôta la montagne qui pesait sur le cœur de Modeste; puis elle aperçut les

fautes qu'elle avait commises dans la conception de son plan, et les répara sur-le-champ en faisant à Françoise des enveloppes de lettres sur lesquelles elle écrivit elle-même son adresse, à Ingouville, en lui recommandant de ne plus venir au Chalet.

Désormais Françoise, rentrée chez elle, mettrait chaque lettre arrivée de Paris sous une de ces enveloppes et la jetterait secrètement à la poste du Hâvre. Modeste se promit de recevoir à l'avenir le facteur elle-même, en se trouvant sur le seuil du Chalet à l'heure où il passait.

Quant aux sentiments que cette réponse, où le cœur du noble et pauvre

La Brière battait sous le brillant fantôme de Canalis, excita chez Modeste, ils furent aussi multipliés que les vagues qui vinrent mourir une à une sur le rivage, pendant que les yeux attachés sur l'Océan, elle se livrait au bonheur d'avoir harponné, pour ainsi dire, une âme angélique dans la mer parisienne, d'avoir deviné que chez les hommes d'élite le cœur pouvait parfois être en harmonie avec le talent, et d'avoir été bien servie par la voix magique du pressentiment. Un intérêt puissant allait animer sa vie. L'enceinte de cette jolie habitation, le treillis de sa cage était brisé! Sa pensée volait à pleines ailes.

— O mon père, se dit-elle en regar-

dant à l'horizon, faites-nous bien riches!

La réponse que lut cinq jours après, Ernest de La Brière, en dira plus d'ailleurs que toute espèce de glose.

VII.

A MONSIEUR DE CANALIS.

» Mon ami, laissez-moi vous donner
» ce nom, vous m'avez ravie, et je ne
» vous voudrais pas autrement que vous
» êtes dans cette lettre, la première,
» oh! qu'elle ne soit pas la dernière!
» Quel autre qu'un poète aurait pu ja-

» mais excuser si gracieusement une » jeune fille et la deviner.

» Je veux vous parler avec la sincéri- » té qui, chez vous, a dicté les premières » lignes de votre lettre. Et d'abord, » fort heureusement, vous ne me con- » naissez point.

» Je puis vous le dire avec bonheur, » je ne suis ni cette affreuse mademoi- » selle Vilquin, ni la très-noble et très- » sèche mademoiselle d'Hérouville qui » flotte entre trente et cinquante ans, » sans se décider à un chiffre tolérable. » Le cardinal d'Hérouville a fleuri dans » l'histoire de l'Eglise, avant le cardi- » nal de qui nous vient notre seule grande » illustration, car je ne prends pas des

lieutenants-généraux, des abbés à petits volumes et à trop grands vers pour des célébrités. Puis je n'habite pas la splendide villa des Vilquin, il n'y a pas, Dieu merci, dans mes veines la dix-millionième partie d'une goutte de ce sang froidi dans les comptoirs. Je tiens à la fois et de l'Allemagne et du midi de la France, j'ai dans la pensée la rêverie tudesque, dans le sang la vivacité provençale. Je suis noble, et par mon père et par ma mère. Par ma mère, je tiens à toutes les pages de l'almanach de Gotha.

» Enfin, mes précautions sont bien prises, il n'est au pouvoir d'aucun homme ni même au pouvoir de l'au-

» torité, de démasquer mon incognito.
» Je resterai voilée, inconnue.

» Quant à ma personne, et quant à
» *mes propres*, comme disent les Nor-
» mands, rassurez-vous, je suis au moins
» aussi belle que la petite personne (heu-
» reuse sans le savoir) sur qui vos re-
» gards se sont arrêtés, et je ne crois pas
» être une pauvresse, encore que dix
» fils de pairs de France ne m'accompa-
» gnent pas dans mes promenades! J'ai
» vu jouer déjà pour moi le vaudeville
» ignoble de l'héritière, adorée pour ses
» millions. Enfin, n'essayez d'aucune
» manière, même par pari, d'arriver à
» moi. Hélas! quoique libre, je suis gar-
» dée, et par moi-même d'abord, et

» par des gens de courage qui n'hésite-
» raient point à vous planter un cou-
» teau dans le cœur, si vous vouliez pé-
» nétrer dans ma retraite.

» Je ne dis point ceci pour exciter
» votre courage ou votre curiosité, je
» crois n'avoir besoin d'aucun de ces
» sentiments pour vous intéresser, pour
» vous attacher.

» Je réponds maintenant à la seconde
» édition considérablement augmentée
» de votre premier sermon.

» Voulez-vous un aveu? Je me suis
» dit en vous voyant si défiant, et me
» prenant pour une Corinne, dont les
» improvisations m'ont tant ennuyée,
» que, déjà, beaucoup de dixièmes Mu-

» ses vous avaient emmené, vous tenant
» par la curiosité, dans leur double val-
» lon, et vous avaient proposé de goû-
» ter aux fruits de leur Parnasse de
» pensionnaire... Oh ! soyez en pleine sé-
» curité, mon ami; si j'aime la poésie,
» je n'ai point de *petits vers* en porte-
» feuille, et mes bas sont et resteront
» d'une entière blancheur. Vous ne se-
» rez point ennuyé par des *légèretés* en
» un ou deux volumes. Enfin si je vous
» dis jamais : Accourez ! vous ne trou-
« verez point, vous le savez maintenant,
» une vieille fille, pauvre et laide.

» Oh ! mon ami, si vous saviez com-
» bien je regrette que vous soyez venu
» au Hâvre! vous avez ainsi modifié ce

» que vous appelez mon roman. Non,
» Dieu seul peut peser dans ses mains
» puissantes le trésor que je réservais à
» un homme assez grand, assez confiant,
» assez perspicace pour partir de chez
» lui, sur la foi de mes lettres, et après
» avoir pénétré pas à pas, dans l'éten-
» due de mon cœur et arriver à notre
» premier rendez-vous avec la simplicité
» d'un enfant! Je rêvais cette innocence
» à un homme de génie. Le trésor, vous
» l'avez écorné.

» Je vous pardonne, vous vivez à Pa-
» ris; et, comme vous le dites, il y a
» un homme dans un poète. Me pren-
» drez-vous à cause de ceci, pour une
» petite fille qui cultive le parterre en-

» chanté des illusions? Ne vous amusez
» pas à jeter des pierres dans les vitraux
» cassés d'un château ruiné depuis long-
» temps. Vous, homme d'esprit, com-
» ment n'avez-vous pas deviné que
» la leçon de votre pédante première
» lettre, mademoiselle d'Este se l'était
» dite à elle-même! Non, cher poète,
» ma première lettre ne fut pas le cail-
» lou de l'enfant qui va gabant le long
» des chemins, qui se plaît à effrayer
» un propriétaire lisant la cote de ses
» contributions, à l'abri de ses espaliers;
» mais bien la ligne appliquée avec pru-
» dence par un pêcheur du haut d'une
» roche au bord de la mer, espérant
» une pêche miraculeuse.

» Tout ce que vous dites de beau sur

» la Famille a mon approbation. » L'homme qui me plaira, de qui je » me croirai digne, aura mon cœur et » ma vie, de l'aveu de mes parents, je ne » veux ni les affliger, ni les surprendre ; » j'ai la certitude de régner sur eux, ils » sont d'ailleurs sans préjugés.

» Enfin, je me sens forte contre les » illusions de ma fantaisie. J'ai bâti de » mes mains une forteresse, et je l'ai » laissé fortifier par le dévoûment sans » bornes de ceux qui veillent sur moi » comme sur un trésor, non que je ne » sois de force à me défendre en plaine ; » car, sachez-le, le hasard m'a revêtu » d'une armure bien trempée, et sur la- » quelle est gravé le mot MÉPRIS. J'ai

» l'horreur la plus profonde de tout ce
» qui sent le calcul, de ce qui n'est pas
» entièrement noble, pur, désintéressé.
» J'ai le culte du beau, de l'idéal, sans
» être romanesque, mais après l'avoir
» été, pour moi seule, dans mes rêves.
» Aussi ai-je reconnu la vérité des choses,
» justes jusqu'à la vulgarité, que vous
» m'avez écrites sur la vie sociale.

» Pour le moment, nous ne sommes
» et ne pouvons être que deux amis.
» Pourquoi chercher un ami dans un
» inconnu? direz-vous. Votre personne
» m'est inconnue, mais votre esprit,
» votre cœur me sont connus, ils me
» plaisent, et je me sens des sentiments
» infinis dans l'âme qui veulent un

» homme de génie pour unique confi-
» dent. Je ne veux pas que le poème de
» mon cœur soit inutile, il brillera pour
» vous comme il eût brillé pour Dieu
» seul. Quelle chose précieuse qu'un bon
» camarade à qui l'on peut tout dire !
» Refuserez-vous les fleurs inédites de la
» jeune fille vraie qui voleront vers
» vous comme les jolis moucherons vers
» les rayons du soleil? Je suis sûre que
» vous n'avez jamais rencontré cette
» bonne fortune de l'esprit : les confi-
» dences d'une jeune fille ! écoutez son
» babil, acceptez les musiques qu'elle
» n'a encore chantées que pour elle !

» Plus tard, si nos âmes sont bien
» sœurs, si nos caractères se conviennent

» à l'essai, quelque jour un vieux do-
» mestique à cheveux blancs placé sur
» le bord d'une route, vous attendra
» pour vous conduire dans un chalet,
» dans une villa, dans un castel, dans
» un palais, je ne sais encore de quel
» genre sera le pavillon jaune et brun
» de l'hyménée (les couleurs de l'Au-
» triche si puissante par le mariage) ni
» si le dénoûment est possible; mais
» avouez que c'est poétique et que ma-
» demoiselle d'Este est de bonne com-
» position? Ne vous laisse-t-elle pas votre
» liberté? vient-elle d'un pied jaloux je-
» ter un coup-d'œil dans les salons de
» Paris? vous impose-t-elle
» d'une *emprinse*, les [illegible]nes que
» paladins se mettaient jadis [illegible]o-

» lontairement? Elle vous demande une » alliance purement morale et mysté- » rieuse. Allons! venez dans mon cœur » quand vous serez malheureux, blessé, » fatigué. Dites-moi bien tout alors, ne » me cachez rien, j'aurai des élixirs pour » toutes vos douleurs.

» J'ai vingt ans, mon ami, mais ma » raison en a cinquante, et j'ai malheu- » reusement ressenti dans un autre moi- » même les horreurs et les délices de la » passion. Je sais tout ce que le cœur » humain peut contenir de lâchetés, » d'infamies, et je suis néanmoins la » plus honnête de toutes les jeunes filles. » Non, je n'ai plus d'illusions; mais j'ai » mieux : j'ai des croyances et une re-

» ligion. Tenez, je commence *le jeu* de » nos confidences.

» Quel que soit le mari que j'aurai, si » je l'ai choisi, cet homme pourra dor- » mir tranquille, il pourra s'en aller aux » Grandes Indes, il me retrouvera finis- » sant la tapisserie commencée à son » départ, sans qu'aucun regard ait plon- » gé dans mes yeux, sans qu'une voix » d'homme ait flétri l'air dans mon » oreille; et dans chaque point il recon- » naîtra comme un vers du poème dont » il aura été le héros.

» Quand même je me serais trompée » à quelque belle et menteuse appa- » rence, cet homme aura toutes les » fleurs de mes pensées, toutes les co-

» quetteries de ma tendresse, les muets » sacrifices d'une résignation fière et » non mendiante. Oui, je me suis promis » de ne jamais suivre mon mari au de- » hors quand il ne le voudra pas : je » serai la divinité de son foyer. Voilà » ma religion humaine.

» Mais pourquoi ne pas éprouver et » choisir l'homme à qui je serai comme » la vie est au corps? L'homme est-il » jamais gêné de la vie? Qu'est-ce » qu'une femme contrariant celui qu'elle » aime? c'est la maladie au lieu de la » vie. Par la vie, j'entends cette heu- » reuse santé qui fait de toute heure un » plaisir.

» Revenons à votre lettre, qui me

» sera toujours précieuse. Oui, plaisan-
» terie à part, elle contient ce que je
» souhaitais, une expression de senti-
» ments prosaïques aussi nécessaires à
» la famille que l'air au poumon, et
» sans lesquels il n'est pas de bonheur
» possible. Agir en honnête homme,
» penser en poète, aimer comme aiment
« les femmes, voilà ce que je souhaitais
» à mon ami, et ce qui maintenant n'est
» sans doute plus une chimère.

» Adieu, mon ami. Je suis pauvre
» pour le moment. C'est une des raisons
» qui me font chérir mon masque, mon
» incognito, mon imprenable forte-
resse.

» J'ai lu vos derniers vers dans la

» Revue, et avec quelles délices ! après » m'être initiée aux austères et secrètes » grandeurs de votre âme.

» Serez-vous bien malheureux de sa- » voir qu'une jeune fille prie Dieu fer- » vemment pour vous, qu'elle fait de » vous son unique pensée, et que vous » n'avez pas d'autres rivaux qu'un père » et une mère ? Y a-t-il des raisons de » repousser des pages pleines de vous, » écrites pour vous, qui ne seront lues » que par vous? Rendez-moi la pa- » reille.

» Je suis si peu femme encore que vos » confidences, pourvu qu'elles soient » entières et vraies, suffiront au bon- » heur de

« Votre O. D'EST-M. »

La puissance de l'inconnu.

XXIV.

— Mon Dieu ! suis-je donc amoureux déjà ? s'écria le jeune Référendaire qui s'aperçut d'être resté cette lettre à la main pendant une heure

après l'avoir lue. Quel parti prendre? elle croit écrire à notre grand Poète! dois-je continuer cette tromperie? est-ce une femme de quarante ans ou une jeune fille de vingt ans?

Ernest demeura fasciné par le gouffre de l'inconnu. L'inconnu, c'est l'infini obscur, et rien n'est plus attachant. Il s'élève de cette sombre étendue des feux qui la sillonnent par moments et qui colorent des fantaisies à la Martynn.

Dans une vie occupée comme celle de Canalis, une aventure de ce genre est emportée comme un bleuet dans les roches d'un torrent; mais dans celle d'un référendaire attendant le retour aux affaires du système dont le repré-

sentant est son protecteur, et qui, par distraction, élevait Canalis au biberon pour la Tribune, cette jeune fille, en qui son imagination persistait à lui faire voir la jolie blonde, devait se loger dans le cœur et y causer les mille dégâts des romans qui entrent chez une existence bourgeoise comme un loup dans une basse cour.

Ernest se préoccupa donc beaucoup de l'inconnue du Hâvre et il répondit la lettre que voici, lettre étudiée, lettre prétentieuse, mais où la passion commençait à se révéler par le dépit.

VIII.

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

» Mademoiselle, est-il bien loyal à » vous de venir s'asseoir dans le cœur » d'un pauvre poète avec l'arrière-pen- » sée de le laisser là, s'il n'est pas selon » vos désirs, en lui léguant d'éternels » regrets, en lui montrant pour quel- » ques instants une image de la perfec- » tion, ne fût-elle que jouée, ou tout au » moins un commencement de bon- » heur?

» Je fus bien imprévoyant en sollici-

» tant cette lettre où vous commencez à » dérouler l'élégante rubannerie de vos » idées. Un homme peut très-bien se « passionner pour une inconnue qui sait » allier tant de hardiesse à tant d'origi- » nalité, tant de fantaisie à tant de sen- » timent. Qui ne souhaiterait de vous » connaître, après avoir lu cette pre- » mière confidence? Il me faut des ef- » forts vraiment grands pour conserver » ma raison en pensant à vous, car vous » avez réuni tout ce qui peut troubler » un cœur et une tête d'homme. Aussi » profité-je du reste de sang-froid que » je garde en ce moment pour vous faire » d'humbles représentations.

» Croyez-vous donc, mademoiselle,

» que des lettres, plus ou moins vraies
» par rapport à la vie telle qu'elle est,
» plus ou moins hypocrites, car les let-
» tres que nous nous écririons seraient
» l'expression du moment où elles nous
» échapperaient, et non pas le sens gé-
» néral de nos caractères; croyez-vous,
» dis-je, que, tant belles soient-elles,
» elles remplaceront jamais l'expérience
» que nous ferions de nous-mêmes par
» le témoignage de la vie vulgaire?

» L'homme est double. Il y a la vie
» invisible, celle du cœur à laquelle des
» lettres peuvent suffire, et la vie mé-
» canique à laquelle on attache, hélas!
» plus d'importance qu'on ne le croit
» à votre âge. Ces deux existences doi-

» vent concorder à l'idéal que vous ca-
» ressez; ce qui, soit dit en passant,
» est très-rare. L'hommage pur, spon-
» tané, désintéressé, d'une âme solitaire,
» à la fois instruite et chaste, est une
» de ces fleurs célestes dont les couleurs
» et le parfum consolent de tous les
» chagrins, de toutes les blessures, de
» toutes les trahisons que comporte à
» Paris la vie littéraire, et je vous re-
» mercie par un élan semblable au vô-
» tre; mais, après ce poétique échange
» de mes douleurs contre les perles de
» votre aumône, que pouvez-vous atten-
» dre? Je n'ai ni le génie, ni la magnifi-
» que position de lord Byron; je n'ai
» pas surtout l'auréole de sa damnation
» postiche et de son faux malheur so-

» cial; mais qu'eussiez-vous espéré de
» lui dans une circonstance pareille?
» son amitié, n'est-ce pas?

» Eh bien! lui qui devait n'avoir
» que de l'orgueil était dévoré de vani-
» tés blessantes et maladives qui décou-
» rageaient l'amitié. Moi, mille fois plus
» petit que lui, ne puis-je avoir des dis-
» sonances de caractère qui rendent la
» vie déplaisante, et qui font de l'ami-
» tié le fardeau le plus difficile?... En
» échange de vos rêveries, que rece-
» vriez-vous? les ennuis d'une vie qui
» ne serait pas entièrement la vôtre.
» Ce contrat est insensé. Voici pour-
» quoi.

» Tenez, votre poème projeté n'est

» qu'un plagiat. Une jeune fille de
» l'Allemagne, qui n'était pas, comme
» vous, une demi-Allemande, mais une
» Allemande tout entière, a, dans l'i-
» vresse de ses vingt ans, adoré Goëthe;
» elle en a fait son ami, sa religion, son
» Dieu! tout en le sachant marié. Ma-
» dame Goëthe, en bonne allemande,
» en femme de poète, s'est prêtée à ce
» culte par une complaisance très-nar-
» quoise, et qui n'a pas guéri Bettina!
» Mais qu'est-il arrivé? cette extatique
» a fini par épouser quelque bon gros
» Allemand.

» Entre nous, avouons qu'une jeune
» fille qui se serait faite la servante du
» génie, qui se serait égalée à lui par la

» compréhension, qui l'eût pieusement
» adoré jusqu'à sa mort, comme fait
» une de ces divines figures tracées par
» les peintres dans les volets de leurs
» chapelles mystiques, et qui, lorsque
» l'Allemagne perdra Goëthe, se serait
» retirée en quelque solitude pour ne
» plus voir personne, comme fit l'a-
» mie de lord Bolingbroke, avouons
» que cette jeune fille se serait incrus-
» tée dans la gloire du poète comme
» Marie Madeleine l'est à jamais dans le
» sanglant triomphe de notre Sauveur.
» Si ceci est le sublime, que dites-vous
» de l'envers?

» N'étant ni lord Byron, ni Goëthe,
» deux colosses de poésie et d'égoïsme;

» mais tout simplement l'auteur de » quelques poésies estimées, je ne sau- » rais réclamer les honneurs d'un » culte. Je suis très-peu martyr. J'ai » tout à la fois du cœur et de l'ambi- » tion, car j'ai ma fortune à faire et suis » encore jeune.

» Voyez-moi comme je suis. La » bonté du roi, les protections de ses » ministres me donnent une existence » convenable. J'ai toutes les allures » d'un homme fort ordinaire. Je vais » aux soirées de Paris, absolument » comme le premier sot venu; mais » dans une voiture dont les roues ne » portent pas sur un terrain solidifié, » comme le veut le temps présent, par

» des inscriptions de rentes sur le Grand-
» Livre. Si je ne suis pas riche, je n'ai
» donc pas non plus le relief que don-
» nent la mansarde, le travail incom-
» pris, la gloire dans la misère, à cer-
» tains hommes qui valent mieux que
» moi, comme d'Arthez, par exem-
» ple.

» Quel dénouement prosaïque allez-
» vous chercher aux fantaisies enchan-
» teresses de votre jeune enthousiasme?
» Restons-en là. Si j'ai eu le bonheur
» de vous sembler une rareté terrestre,
» vous aurez été, pour moi, quelque
» chose de lumineux et d'élevé, comme
» ces étoiles qui s'enflamment et dispa-
» raissent. Que rien ne ternisse cet épi-

» sode de notre vie. En continuant ainsi
» je pourrais vous aimer, concevoir
» une de ces passions folles qui font
» briser les obstacles, qui vous allu-
» ment dans le cœur des feux dont la
» violence est inquiétante relativement
» à leur durée; et, supposez que je
» réussisse auprès de vous, nous finis-
» sons de la façon la plus vulgaire: un
» mariage, un ménage, des enfants...
» Oh! Bélise et Henriette Chrysale en-
» semble, est-ce possible?..... Adieu,
» donc!

Le mariage des ames.

XXV.

IX.

A MONSIEUR DE CANALIS.

» Mon ami, votre lettre m'a fait au-
» tant de chagrin que de plaisir. Peut-
» être aurons-nous bientôt tout plaisir en
» nous lisant. Comprenez-moi bien.

» On parle à Dieu, nous lui demandons une foule de choses, il reste muet. Moi je veux trouver en vous les réponses que Dieu ne nous fait pas. L'amitié de mademoiselle de Gournay et de Montaigne ne peut-elle se recommencer? Ne connaissez-vous pas le ménage de Sismonde de Sismondi à Genève, le plus touchant intérieur qu'on connaisse et dont on m'a parlé, quelque chose comme le marquis et la marquise de Pescaire heureux jusque dans leur vieillesse? Mon Dieu! serait-il impossible qu'il existât, comme dans une symphonie, deux harpes qui, à distance, se répondent, vibrent, et produisent une délicieuse mélodie? L'homme, seul

» dans la création, est à la fois la harpe,
» le musicien et l'écouteur.

» Me voyez-vous inquiète à la ma-
» nière des femmes ordinaires? Ne sais-
» je pas que vous allez dans le monde,
» que vous y voyez les plus belles et les
» plus spirituelles femmes de Paris? Ne
» puis-je présumer qu'une de ces sirè-
» nes daigne vous enlacer de ses froides
» écailles, et qu'elle a fait la réponse
» dont les prosaïques considérations
» m'attristent? Il est, mon ami, quel-
» que chose de plus beau que ces fleurs
» de la coquetterie parisienne, il existe
» une fleur qui croît en haut de ces
» pics alpestres, nommés homme de gé-
» nie, l'orgueil de l'humanité qu'ils fé-

» condent en y versant les nuages pui-
» sés avec leurs têtes dans les cieux;
» cette fleur, je la veux cultiver et faire
» épanouir, car ses sauvages et doux
» parfums ne nous manqueront jamais,
» ils sont éternels.

» Faites-moi l'honneur de ne croire
» à rien de vulgaire en moi. Si j'eusse
» été Bettina, car je sais à qui vous
» avez fait allusion, je n'aurais jamais
» été madame d'Arnim ; et si j'avais été
» l'une des femmes de lord Byron, je
» serais à cette heure dans un couvent.
» Vous m'avez atteinte à l'endroit sen-
» sible. Vous ne me connaissez pas,
» vous me connaîtrez.

» Je sens en moi quelque chose de

» sublime dont on peut parler sans va-
» nité. Dieu a mis dans mon âme la ra-
» cine de cette plante hybride née au
» sommet de ces Alpes dont je viens de
» parler, et que je ne veux pas mettre
» dans un pot de fleurs, sur ma croi-
» sée, pour l'y voir mourir. Non, ce
» magnifique calice, unique, aux
» odeurs enivrantes, ne sera pas traîné
» dans les vulgarités de la vie; il est à
» vous, à vous sans qu'aucun regard le
» flétrisse, à vous à jamais Oui, cher,
» à vous toutes mes pensées, même les
» plus secrètes, les plus folles; à vous
» un cœur de jeune fille sans réserve, à
» vous une affection infinie.

» Si votre personne ne me convient

»pas, je ne me marierai point. Je puis »vivre de la vie du cœur, de votre es- »prit, de vos sentiments; ils me plai- »sent, et je serai toujours ce que je »suis, votre amie. Il y a chez vous du »beau dans le moral, et cela me suffit. »Là, sera ma vie.

»Ne faites pas fi d'une jeune et jolie »servante qui ne recule pas d'horreur »à l'idée d'être un jour la vieille gou- »vernante du poète, un peu sa mère, »un peu sa ménagère, un peu sa raison, »un peu sa richesse. Cette fille dé- »vouée, si précieuse à vos existences, »est l'Amitié pure et désintéressée, »à qui l'on dit tout, qui écoute »quelquefois en hochant la tête, et

» qui veille en filant à la lueur de » la lampe, afin d'être là quand le » poète revient ou trempé de pluie ou » maugréant. Voilà ma destinée si je » n'ai pas celle de l'épouse heureuse et » attachée à jamais : je souris à l'une » comme à l'autre.

» Et croyez-vous que la France sera » bien lésée parce que mademoiselle » d'Este ne lui donnera pas deux ou » trois enfants, parce qu'elle ne sera » pas une madame Vilquin quelcon- » que?

» Quant à moi, jamais je ne serai » vieille fille. Je me ferai mère par » la bienfaisance et par ma secrète » coopération à l'existence d'un homme

» grand à qui je rapporterai mes pen-
» sées et mes efforts ici bas. J'ai la plus
» profonde horreur de la vulgarité.
» Si je suis libre, si je suis riche, je me
» sais jeune et belle, je ne serai jamais
» ni à quelque niais sous prétexte
» qu'il est le fils d'un pair de France,
» ni à quelque négociant qui peut se
» ruiner en un jour, ni à quelque bel
» homme qui sera la femme dans le
» ménage, ni à aucun homme
» qui me ferait rougir vingt fois par
» jour d'être à lui. Soyez bien tran-
» quille à ce sujet. Mon père a trop
» d'adoration pour mes volontés, il ne
» les contrariera jamais. Si je plais à
» mon poète, s'il me plaît, le brillant
» édifice de notre amour sera bâti si

» haut, qu'il sera parfaitement inac-
» cessible au malheur : je suis une ai-
» glonne, et vous le verrez à mes
» yeux.

» Je ne vous répéterai pas ce que je
» vous ai dit déjà; mais je le mets en
» moins de mots en vous avouant que
» je serai la plus heureuse d'être empri-
» sonnée par l'amour, comme je le suis
» en ce moment par la volonté pater-
» nelle. Eh! mon ami, réduisons à la
» vérité du roman ce qui nous arrive
» par ma volonté.

» Une jeune fille, à l'imagination
» vive, enfermée dans une tourelle, se
» meurt d'envie de courir dans le parc
» où ses yeux seulement pénètrent; elle

» invente un moyen de desceller sa
» grille, elle saute par la croisée, esca-
» lade le mur du parc, et va folâter
» chez le voisin. C'est un vaudeville
» éternel !... Eh bien, cette jeune fille
» est mon âme, le parc du voisin est
» votre génie. N'est-ce pas bien naturel ?
» A-t-on jamais vu de voisin qui se soit
» plaint de son treillage cassé par de jolis
» pieds? Voilà pour le poète. Mais le su-
» blime raisonneur de la comédie de
» Molière veut-il des raisons? En voici.

» Mon cher Géronte, ordinairement
» les mariages se font au rebours du
» sens commun. Une famille prend des
» renseignements sur un jeune homme.
» Si le Léandre fourni par la voisine ou

» pêché dans un bal, n'a pas volé, s'il
» n'a pas de tare visible, s'il a la fortune
» qu'on lui désire, s'il sort d'un collége
» ou d'une Ecole de Droit, ayant satis-
» fait aux idées vulgaires sur l'éducation,
» et s'il porte bien ses vêtements, on lui
» permet de venir voir une jeune per-
» sonne, lacée dès le matin, à qui sa
» mère ordonne de bien veiller sur sa
» langue, et recommande de ne rien
» laisser passer de son âme, de son cœur
» sur sa physionomie, en y gravant un
» sourire de danseuse achevant sa pi-
» rouette, armée des instructions les
» plus positives sur le danger de mon-
» trer son vrai caractère, et à qui l'on
» recommande de ne pas paraître d'une
» instruction inquiétante.

» Les parents, quand les affaires d'in-
» térêt sont bien convenues entre eux,
» ont la bonhomie d'engager les pré-
» tendus à se connaître l'un l'autre,
» pendant des moments assez fugitifs où
» ils sont seuls, où ils causent, où ils se
» promènent, sans aucune espèce de
» liberté, car ils se savent déjà liés. Un
» homme se costume alors aussi bien
» l'âme que le corps, et la jeune fille
» en fait autant de son côté. Cette pi-
» toyable comédie, entremêlée de bou-
» quets, de parures, de parties de spec-
» tacle, s'appelle *faire la cour à sa pré-*
» *tendue.* Voilà ce qui m'a révoltée, et
» je veux faire succéder le mariage légi-
» time à quelque long mariage des âmes.

» Une jeune fille n'a, dans toute sa

» vie, que ce moment où la réflexion,
» la seconde vue, l'expérience lui soient
» nécessaires. Elle joue sa liberté, son
» bonheur, et vous ne lui laissez ni le
» cornet, ni les dés; elle parie, elle fait
» galerie.

» J'ai le droit, la volonté, le pouvoir,
» la permission de faire mon malheur
» moi-même, et j'en use, comme fit
» ma mère qui, conseillée par l'instinct,
» épousa le plus généreux, le plus dé-
» voué, le plus aimant des hommes,
» aimé dans une soirée pour sa beauté.
» Je vous sais libre, poète et beau.
» Soyez sûr que je n'aurais pas choisi
» pour confident l'un de vos confrères
» en Apollon déjà marié. Si ma mère

» fut séduite par la Beauté qui peut-
» être est le génie de la Forme, pour-
» quoi ne serais-je pas attirée par l'es-
» prit et la forme réunis?

» Serais-je plus instruite en vous étu-
« diant par correspondance qu'en com-
» mençant par l'expérience vulgaire des
» quelques mois de *cour*? Ceci est la
» question, dirait Hamlet. Mais mon
» procédé, mon cher Chrysale, a du
» moins l'avantage de ne pas compro-
« mettre nos personnes. Je sais que l'a-
» mour a ses illusions, et toute illusion
» a son lendemain. Là se trouve la rai-
» son de tant de séparations entre amants
» qui se croyaient liés pour la vie.

» La véritable épreuve est la souf-

» france et le bonheur. Quand, après » avoir passé par cette double épreuve » de la vie, deux êtres y ont déployé » leurs défauts et leurs qualités, qu'ils » y ont observé leurs caractères, alors » ils peuvent aller jusqu'à la tombe en » se tenant par la main; mais, mon » cher Argante, qui vous dit que notre » petit drame commencé n'a pas d'a- » venir?... En tout cas, n'aurons-nous » pas joui du plaisir de notre correspon- » dance?...

» J'attends vos ordres, monseigneur, » et suis de grand cœur

» Votre servante,

» O. D'ESTE-M. »

X.

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

«Tenez, vous êtes un démon, je
» vous aime, est-ce là ce que vous
» désiriez, fille originale! Peut-être
» voulez-vous seulement occuper votre
» oisiveté de province par le spectacle
» des sottises que peut faire un poète?
» Ce serait une bien mauvaise action.
» Vos deux lettres accusent précisément
» assez de malice pour inspirer ce doute
» à un Parisien. Mais je ne suis plus
» maître de moi, ma vie et mon ave-

» nir dépendent de la réponse que vous » me ferez.

» Dites-moi si la certitude d'une affec- » tion sans bornes, accordée dans l'i- » gnorance des conventions sociales, » vous touchera? enfin si vous m'admet- » tez à vous rechercher... Il y aura » bien assez d'incertitudes et d'an- » goisses pour moi dans la question de » savoir si ma personne vous plaira.

» Si vous me répondez favorablement, » je change ma vie et dis adieu à bien » des ennuis que nous avons la folie » d'appeler le bonheur.

» Le bonheur, ma chère belle incon- » nue, il est ce que vous rêvez : une

» fusion complète des sentiments, une
» parfaite concordance d'âme, une vive
» empreinte du beau idéal (ce que Dieu
» nous permet d'en avoir ici-bas) sur
» les actions vulgaires de la vie au train
» de laquelle il faut bien obéir, enfin la
» constance du cœur plus prisable que
» ce que nous nommons la fidélité.

» Peut-on dire qu'on fait des sacrifi-
» ces dès qu'il s'agit d'un bien suprême,
» le rêve des poètes, le rêve des jeunes
» filles, le poème qu'à l'entrée de la vie, et
» dès que la pensée essaie ses aîles, cha-
» que belle intelligence a caressé de ses
» regards et couvé des yeux pour le voir
» se briser dans un achoppement
» aussi dur que vulgaire; car, pour la

» presque totalité des hommes, le pied » du Réel se pose aussitôt sur cet œuf » mystérieux qui n'éclot presque ja- » mais.

» Aussi ne vous parlerai-je pas en- » core de moi, ni de mon passé, ni de » mon caractère, ni d'une affection » quasi maternelle d'un côté, filiale du » mien, que vous avez déjà gravement » altérée, et dont l'effet sur ma vie ex- » pliquerait le mot de sacrifice. Vous » m'avez déjà rendu bien oublieux pour » ne pas dire ingrat, est-ce assez pour » vous? Oh! parlez, dites un mot, et je » vous aimerai jusqu'à ce que mes yeux » se ferment, comme le marquis de » Pescaire aima sa femme, comme Ro-

» méo sa Juliette, et fidèlement. Notre » vie, pour moi du moins, sera cette » *félicité sans troubles* dont parle Dante » comme étant l'élément de son Para- » dis, poème bien supérieur à son En- » fer.

» Chose étrange, ce n'est pas de moi, » mais de vous que je doute dans les » longues méditations par lesquelles je » me suis plu, comme vous, peut-être, » à embrasser le cours chimérique » d'une existence rêvée. Oui, chère, je » me sens la force d'aimer ainsi, d'aller » vers la tombe avec une douce lenteur » et d'un air toujours riant, en donnant » le bras à une femme aimée, sans ja- » mais troubler le beau temps de l'âme.

» Oui, j'ai le courage d'envisager notre » double vieillesse, de nous voir en che- » veux blancs, comme le vénérable his- » torien de l'Italie, encore animés de » la même affection, mais transformés » selon l'esprit de chaque saison.

» Tenez, je ne puis plus n'être que » votre ami. Quoi que Chrysale, Oronte » et Argante revivent, dites-vous, en » moi, je ne suis pas encore assez vieil- » lard pour boire à une coupe tenue » par les charmantes mains d'une » femme voilée sans éprouver un féroce » désir de déchirer le domino, le mas- » que, et de voir le visage.

» Ou ne m'écrivez plus, ou donnez- » moi l'espérance? que je vous entre-

» voie ou je quitte la partie. Faut-il » dire adieu? Me permettez-vous de si- » gner.

» Votre ami? »

Où mènent les correspondances.

XXVI.

XI.

A MONSIEUR DE CANALIS.

«Quelle flatterie! avec quelle rapi-
» dité le grave Anselme est devenu le
» beau Léandre? A quoi dois-je attri-
» buer un tel changement? est-ce à ce

» noir que j'ai mis sur du blanc, à ces » idées qui sont aux fleurs de mon âme » ce qu'est une rose dessinée au crayon » noir, aux roses du parterre? ou au » souvenir de la jeune fille prise pour » moi, et qui est à ma personne ce que » la femme de chambre est à la maî- » tresse? Avons-nous changé de rôle? » Suis-je la Raison? êtes-vous la Fantai- » sie?

» Trêve de plaisanserie. Votre lettre » m'a fait connaître d'enivrants plaisirs » d'âme, les premiers que je ne devrai » pas aux sentiments de la famille. Que » sont, comme a dit un poète, les liens » du sang qui ont tant de poids sur les » âmes ordinaires en comparaison de

» ceux que nous forge le ciel dans les » sympathies mystérieuses ? Laissez-moi » vous remercier... non, l'on ne remer- » cie pas de ces choses... soyez béni du » bonheur que vous m'avez causé ; » soyez heureux de la joie que vous » avez répandue dans mon âme.

» Vous m'avez expliqué quelques » apparentes injustices de la vie sociale. » Il y a je ne sais quoi de brillant dans » la gloire, de mâle qui ne va bien qu'à » l'homme, et Dieu nous a défendu de » porter cette auréole en nous laissant » l'amour, la tendresse pour en rafraî- » chir les fronts ceints de sa terrible lu- » mière. J'ai senti ma mission, ou plu- » tôt vous me l'avez confirmée.

» Quelquefois, mon ami, je me suis » levée le matin dans un état d'inconce- » vable douceur. Une sorte de paix, » tendre et divine, me donnait l'idée » du ciel. Ma première pensée était » comme une bénédiction. J'appelais » ces matinées, mes petits levers d'Alle- » magne, en opposition avec mes cou- » chers de soleil du midi, pleins d'ac- » tions héroïques, de batailles, de fêtes » romaines, et de poèmes ardents. Eh! » bien, après avoir lu cette lettre où » vous ressentez une fiévreuse impa- » tience, moi j'ai eu dans le cœur la » fraîcheur d'un de ces célestes réveils » où j'aimais l'air, la nature, et me sen- » tais destinée à mourir pour un être » aimé. Une de vos poésies, le *Chant*

» *d'une jeune fille*, peint ces moments » délicieux où l'allégresse est douce, où » la prière est un besoin, et c'est mon » morceau favori. Voulez-vous que je » vous dise toutes mes flatteries en une » seule : je vous crois digne d'être » moi !...

» Votre lettre, quoique courte, m'a » permis de lire en vous. Oui, j'ai de- » viné vos mouvements tumultueux, » votre curiosité piquée, vos projets, » tous les fagots apportés (par qui?) » pour les bûchers du cœur. Mais je » n'en sais pas encore assez sur vous » pour satisfaire à votre demande.

« Écoutez, cher, le mystère me per- » met cet abandon qui laisse voir le

» fond de l'âme. Une fois vue, adieu » notre mutuelle connaissance. Voulez- » vous un pacte? Le premier conclu » vous fut-il désavantageux? vous y » avez gagné mon estime. Et c'est beau- » coup, mon ami, qu'une admiration » qui se double de l'estime.

» Écrivez-moi d'abord votre vie en » peu de mots; puis racontez-moi votre » existence à Paris, au jour le jour, » sans aucun déguisement, et comme » si vous causiez avec une vieille amie; » eh bien, après, je ferai faire un pas à » notre amitié. Je vous verrai, mon ami, » je vous le promets. Et c'est beau- » coup...

» Tout ceci, cher, n'est ni une intri-

» gue, ni une aventure, je vous en pré-
» viens, il ne peut en résulter aucune
» espèce de galanterie, ainsi que vous
» dites entre hommes. Il s'agit de ma
» vie, et ce qui me cause parfois d'af-
» freux remords sur les pensées que je
» laisse envoler par troupes vers vous,
» il s'agit de celle d'un père et d'une
» mère adorés, à qui mon choix doit
» plaire et qui doivent trouver un vrai
» fils dans mon ami.

» Jusqu'à quel point vos esprits su-
» perbes, à qui Dieu donne les ailes de
» ses anges sans leur en donner toujours
» la perfection, peuvent-ils se plier à la
» famille, à ses petites misères?... Quel
» texte médité déjà par moi. Oh ! si j'ai

»dit, dans mon cœur, avant de venir »à vous : «Allons !...» je n'en ai pas »moins eu le cœur palpitant dans la »course, et je ne me suis dissimulé ni »les aridités du chemin, ni les difficul-»tés de l'Alpe que j'avais à gravir. J'ai »tout embrassé dans de longues médi-»tations. Ne sais-je pas que les hommes »éminents comme vous l'êtes, ont »connu l'amour qu'ils ont inspiré, »tout aussi bien que celui qu'ils ont res-»senti, qu'ils ont eu plus d'un roman, »et que vous surtout, en caressant ces »chimères de race que les femmes »achètent à des prix fous, vous vous »êtes attiré plus de dénoûments que »de premiers chapitres.

»Et néanmoins je me suis écriée :

» Allons! » parce que j'ai plus étudié
» que vous ne le croyez la géographie
» de ces grands sommets de l'Humanité
» taxés par vous de froideur.

» Ne m'avez-vous pas dit de Byron
» et de Goëthe qu'ils étaient deux co-
» losses d'égoïsme et de poésie? Hé!
» mon ami, vous avez partagé là l'er-
» reur dans laquelle tombent les gens
» superficiels; mais peut-être était-ce
» chez vous générosité, fausse modestie,
» ou désir de m'échapper? Permis au
» vulgaire et non à vous de prendre les
» effets du travail pour un développe-
» ment de la personnalité. Ni lord By-
» ron, ni Goëthe, ni Walter Scott, ni
» Cuvier, ni l'inventeur ne s'appartien-

» nent, ils sont les esclaves de leur idée ;
» et cette puissance mystérieuse est plus
» jalouse qu'une femme, elle les
» absorbe, elle les fait vivre et les tue à
» son profit. Les développements visi-
» bles de cette existence cachée ressem-
» blent en résultat à l'égoïsme ; mais
» comment oser dire que l'homme qui
» s'est vendu au plaisir, à l'instruction
» ou à la grandeur de son époque est
» égoïste ? Une mère est-elle atteinte
» de personnalité quand elle immole
» tout à son enfant ?... eh bien, les dé-
» tracteurs du génie ne voient pas sa
» féconde maternité ! voilà tout.

» La vie du poète est un si continuel
» sacrifice qu'il lui faut une organisa-

» tion gigantesque pour pouvoir se li-
» vrer aux plaisirs d'une vie ordinaire;
» aussi, dans quels malheurs ne tombe-
» t-il pas, quand, à l'exemple de Mo-
» lière, il veut vivre de la vie des sen-
» timents, tout en les exprimant dans
» leurs plus poignantes crises; car,
» pour moi, superposé à sa vie privée,
» le comique de Molière est horrible.

» Pour moi, la générosité du génie
» est quasi divine, et je vous ai placé
» dans cette noble famille de prétendus
» égoïstes. Ah! si j'avais trouvé la séche-
» resse, le calcul, l'ambition, là où j'ad-
» mire toutes mes fleurs d'âme les plus
» aimées, vous ne savez pas de quelle
» longue douleur j'eusse été atteinte!

» J'ai déjà rencontré le mécompte as-
» sis à la porte de mes seize ans ! Que
» serais-je devenue en apprenant à
» vingt ans que la gloire est menteuse,
» en voyant celui qui, dans ses œuvres,
» avait exprimé tant de sentiments ca-
» chés dans mon cœur, ne pas com-
» prendre ce cœur quand il se dévoilait
» pour lui seul? O mon ami, savez-vous
» ce qui serait advenu de moi? vous al-
» lez pénétrer dans l'arrière de mon
» âme. Eh ! bien, j'aurais dit à mon
» père : « Amenez-moi le gendre qui
» sera de votre goût, j'abdique toute
» volonté, mariez-moi pour vous ! » Et
» cet homme eût été notaire, banquier,
» avare, sot, homme de province, en-
» nuyeux comme un jour de pluie,

» vulgaire comme un électeur du petit
» collége ; il eût été fabricant, ou quel-
» que brave militaire sans esprit, il au-
» rait eu la servante la plus résignée et
» la plus attentive en moi.

» Mais, horrible suicide de tous les
» moments ! jamais mon âme ne se se-
» rait dépliée au jour vivifiant d'un so-
» leil aimé ! Aucun murmure n'aurait
» révélé ni à mon père, ni à ma mère,
» ni à mes enfants, le suicide de la créa-
» ture qui, dans ce moment, ébranle
» les barreaux de sa prison, qui lance
» des éclairs par mes yeux, qui vole à
» pleines ailes vers vous, qui se pose
» comme une Polymnie à l'angle de
» votre cabinet en y respirant l'air, en

» y regardant tout d'un œil doucement
» curieux.

» Quelquefois dans les champs, où
» mon mari m'aurait menée, en m'é-
» chappant à quelques pas de mes mar-
» mots, en voyant une splendide ma-
» tinée, secrètement, j'eusse jeté quel-
» ques pleurs bien amers. Enfin j'aurais
» eu, dans mon cœur, et dans un coin
» de ma commode, un petit trésor pour
» toutes les filles abusées par l'amour,
» pauvres âmes poétiques, attirées dans
» les supplices par des sourires!...

» Mais je crois en vous, mon ami.
» Cette croyance rectifie les pensées les
» plus fantasques de mon ambition se-
» crète; et, par moments, voyez jus-

» qu'où va ma franchise, je voudrais
» être au milieu du livre que nous com-
» mençons, tant je me sens de fermeté
» dans mon sentiment, tant de force
» au cœur pour aimer, tant de cons-
» tance par raison, tant d'héroïsme
» pour le devoir que je me crée, si
» l'amour peut jamais se changer en de-
» voir !

» S'il vous était donné de me suivre
» dans la magnifique retraite où je nous
» vois heureux, si vous connaissiez mes
» projets, il vous échapperait une
» phrase terrible où serait le mot folie,
» et peut-être serais-je cruellement pu-
» nie d'avoir envoyé tant de poésie à
» un poète. Oui, je veux être une source,

» inépuisable comme un beau pays,
» pendant les vingt ans que nous ac-
» corde la nature pour briller. Je veux
» éloigner la satiété par la coquetterie
» et la recherche. Je serai courageuse
» pour mon ami, comme les femmes le
» sont pour le monde. Je veux varier
» le bonheur, je veux mettre de l'esprit
» dans la tendresse, du piquant dans la
» fidélité. Ambitieuse, je veux tuer les
» rivales dans le passé, conjurer les cha-
» grins extérieurs par la douceur de
» l'épouse, par sa fière abnégation, et
» avoir, pendant toute la vie ces soins
» du nid que les oiseaux n'ont que pen-
» dant quelques jours.

» Cette immense dot, elle apparte-

» nait, elle devait être offerte à un » grand homme, avant de tomber dans » la fange des transactions vulgaires. » Trouvez-vous maintenant ma pre- » mière lettre une faute? Le vent d'une » volonté mystérieuse m'a jetée vers » vous, comme une tempête apporte » un rosier au cœur d'un saule majes- » tueux. Et dans la lettre que je tiens » là, sur mon cœur, vous vous êtes » écrié, comme votre ancêtre : — Dieu » le veut! quand il partit pour la Croi- » sade.

» Ne direz-vous pas : Elle est bien » bavarde! Autour de moi, tous disent : » — Elle est bien taciturne, mademoi- » selle!

» O. d'ESTE-M. »

Ces lettres ont paru très-originales aux personnes à la bienveillance de qui l'auteur les doit; mais leur admiration pour ce duel entre deux esprits croisant la plume, tandis que le plus sévère incognito tient un masque sur les visages, pourrait ne pas être partagée. Sur cent spectateurs quatre-vingts peut-être se lasseraient de cet assaut. Le respect dû, dans tout pays de gouvernement constitutionnel, à la majorité, ne fût-elle que pressentie, a conseillé de supprimer onze autres lettres échangées entre Ernest et Modeste, pendant le mois de septembre; si quelque flatteuse majorité les réclame, espérons qu'elle donnera les moyens de les rétablir quelque jour ici.

Sollicités par un esprit aussi agressif que le cœur semblait adorable, les sentiments vraiments héroïques du pauvre secrétaire intime se donnèrent ample carrière dans ces lettres que l'imagination de chacun fera peut-être plus belles qu'elles ne le sont, en devinant ce concert de deux âmes libres.

Aussi Ernest ne vivait-il plus que par ces doux chiffons de papier, comme un avare ne vit plus que par ceux de la Banque ; tandis qu'un amour profond succédait chez Modeste au plaisir d'agiter une vie glorieuse, d'en être, malgré la distance, le principe.

Le cœur d'Ernest complétait la

gloire de Canalis. Il faut souvent, hélas! deux hommes pour en faire un amant parfait, comme en littérature on ne compose un type qu'en employant les singularités de plusieurs caractères similaires. Combien de fois une femme n'a-t-elle pas dit dans un salon après des causeries intimes : Celui-ci serait mon idéal pour l'âme, et je me sens aimer celui-là qui n'est que le rêve des sens!

La dernière lettre écrite par Modeste, et que voici, permet d'apercevoir l'*île des Faisans* où les méandres de cette correspondance conduisaient ces deux amants.

XXIII.

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Soyez, dimanche, au Hâvre; en-
» trez à l'église, faites-en le tour, après
» la messe d'une heure, une ou deux
» fois, sortez sans rien dire à personne,
» sans faire aucune question à qui que
» ce soit, mais ayez une rose blanche à
» votre boutonnière.

» Puis, retournez à Paris, vous y
» trouverez une réponse.

» Cette réponse ne sera pas ce que
» vous croyez; car, je vous l'ai dit, l'a-

» venir n'est pas encore à moi... Mais » ne serais-je pas une vraie folle, de vous » dire oui, sans vous avoir vu? Quand » je vous aurai vu, je puis dire non, » sans vous blesser : je suis sûre de res- » ter inconnue. »

La mère aveugle y voit clair.

XXVII.

Cette lettre était partie la veille du jour où la lutte inutile entre Modeste et Dumay venait d'avoir lieu.

L'heureuse Modeste attendait donc

avec une impatience maladive le dimanche où les yeux donneraient tort ou raison à l'esprit, au cœur, un des moments les plus solennels dans la vie d'une femme et que trois mois d'un commerce d'âme à âme rendait romanesque autant que le peut souhaiter la fille la plus exaltée.

Tout le monde, excepté la mère, avait pris la torpeur de cette attente pour le calme de l'innocence. Quelque puissantes que soient et les lois de la famille et les cordes religieuses, il est des Julie d'Étanges, des Clarisses, des âmes remplies comme des coupes trop pleines et qui débordent sous une pression divine. Modeste n'était-elle

pas sublime en déployant une sauvage énergie à comprimer son exubérante jeunesse, en demeurant voilée? Disons-le, le souvenir de sa sœur était plus puissant que toutes les entraves sociales; elle avait armé de fer sa volonté pour ne manquer ni à son père ni à sa famille. Mais quels mouvements tumultueux! et comment une mère ne les aurait-elle pas devinés?

Le lendemain, Modeste et madame Dumay conduisirent, vers midi, madame Mignon au soleil, sur le banc, au milieu des fleurs. L'aveugle tourna sa figure blême et flétrie du côté de l'Océan, elle aspira l'odeur de la mer et prit la main à Modeste qui resta près d'elle.

Au moment de questionner sa fille, la mère luttait entre le pardon et la remontrance, car elle avait reconnu l'amour, et Modeste lui paraissait, comme au faux Canalis, une exception.

— Pourvu que ton père revienne à temps! s'il tarde encore, il ne trouvera plus que toi de tout ce qu'il aime! aussi, Modeste, promets-moi de nouveau de ne jamais le quitter, dit-elle avec une câlinerie maternelle.

Modeste porta les mains de sa mère à ses lèvres et les baisa doucement en répondant : — Ai-je besoin de te le redire?

— Ah! mon enfant, c'est que moi-

même j'ai quitté mon père pour suivre mon mari!... mon père était seul cependant, il n'avait que moi d'enfant... Est-ce là ce que Dieu punit dans ma vie?... Ce que je te demande, c'est de te marier au goût de ton père, de lui conserver une place dans ton cœur, de ne pas le sacrifier à ton bonheur, de le garder au milieu de la famille. Avant de perdre la vue, je lui ai écrit mes volontés, il les exécutera; je lui enjoins de retenir sa fortune en entier, non que j'aie une pensée de défiance contre toi, mais est-on jamais sûr d'un gendre? Moi, ma fille, ai-je été raisonnable? Un clin d'œil a décidé de ma vie. La beauté, cette enseigne si trompeuse, a dit vrai pour moi;

mais, dût-il en être de même pour toi, pauvre enfant, jure-moi, que si, de même que ta mère, l'apparence t'entraînait, tu laisserais à ton père le soin de s'enquérir des mœurs, du cœur et de la vie antérieure de celui que tu aurais distingué, si par hasard tu distinguais un homme.

— Je ne me marierai jamais qu'avec le consentement de mon père, répondit Modeste.

La mère garda le plus profond silence après avoir reçu cette réponse, et sa physionomie quasi morte annonçait qu'elle la méditait à la manière des aveugles, en étudiant en elle-même l'accent que sa fille y avait mis.

— C'est que, vois-tu, mon enfant, dit enfin madame Mignon après un long silence, si la faute de Caroline me fait mourir à petit feu, ton père ne survivrait pas à la tienne, je le connais, il se brûlerait la cervelle, il n'y aurait plus ni vie ni bonheur sur la terre pour lui...

Modeste fit quelques pas pour s'éloigner de sa mère, et revint un moment après.

— Pourquoi m'as-tu quittée ? demanda madame Mignon.

— Tu m'as fait pleurer, maman, répondit Modeste.

— Eh ! bien, mon petit ange, em-

brasse-moi. Tu n'aimes personne, ici?... tu n'as pas d'attentif? demanda-t-elle en la gardant sur ses genoux, cœur contre cœur.

— Non, ma chère maman, répondit la petite jésuite.

— Peux-tu me le jurer?

— Oh! certes!... s'écria Modeste.

Madame Mignon ne dit plus rien, elle doutait encore.

— Enfin, si tu te choisissais un mari, ton père le saurait? reprit-elle.

— Je l'ai promis, et à ma sœur, et à toi, ma mère. Quelle faute veux-tu que je commette en lisant à toute heure,

à mon doigt : *pense à Bettina*! Pauvre sœur!

Au moment où sur ce mot : Pauvre sœur! dit par Modeste, une trêve de silence s'était établie entre la fille et la mère, dont les deux yeux éteints laissèrent couler des larmes que ne put sécher Modeste en se mettant aux genoux de madame Mignon et lui disant : » Pardon, pardon, maman, » l'excellent Dumay gravissait la côte d'Ingouville au pas accéléré, fait anormal dans la vie du caissier.

Péripétie prévue.

XXVIII.

Trois lettres avaient apporté la ruine, une lettre ramenait la fortune. Le matin même Dumay recevait, d'un capitaine venu des mers de la Chine, la

première nouvelle de son patron, de son seul ami.

A MONSIEUR ANNE DUMAY, ANCIEN CAISSIER DE LA MAISON MIGNON.

« Mon cher Dumay, je suivrai de » bien près, sauf les chances de la na- » vigation, le navire par l'occasion du- » quel je t'écris; je n'ai pas voulu quit- » ter mon bâtiment auquel je suis habi- » tué. Je t'avais dit : Pas de nouvelles, » bonnes nouvelles! Mais, au premier » mot de cette lettre, tu seras joyeux; » car ce mot, c'est : J'ai sept millions » au moins.

» J'en rapporte une grande partie en

» indigo, un tiers en bonnes valeurs » sur Londres et Paris, un autre tiers » en bel or.

» Ton envoi d'argent m'a fait atteindre au chiffre que je m'étais fixé : je » voulais deux millions pour chacune de » mes filles, et l'aisance pour moi. J'ai » fait le commerce de l'opium en gros » pour des maisons de Canton, toutes » dix fois plus riches que moi. Vous ne » vous doutez pas, en Europe, de ce » que sont les riches marchands chinois. » J'allais de l'Asie-Mineure, où je me » procurais l'opium à bas prix, à Canton où je livrais mes quantités aux » compagnies qui en font le commerce. » Ma dernière expédition a eu lieu dans

» les îles de la Malaisie, où j'ai pu échan-
» ger le produit de l'opium contre mon
» indigo, première qualité. Aussi peut-
» être aurai-je cinq à six cent mille
» francs de plus, car je ne compte mon
» indigo que ce qu'il me coûte.

» Je me suis toujours bien porté, pas
» la moindre maladie. Voilà ce que c'est
» que de travailler pour ses enfants!
» Dès la seconde année, j'ai pu avoir à
» moi *le Mignon*, joli brick de sept
» cents tonneaux, construit en bois de
» teck, doublé, chevillé en cuivre, et
» dont les emménagements ont été faits
» pour moi. C'est encore une valeur.
» La vie du marin, l'activité voulue
» pour mon commerce, mes travaux

» pour devenir une espèce de capitaine » au long cours, m'ont entretenu dans » un excellent état de santé.

» Te parler de tout ceci, n'est-ce pas » te parler de mes deux filles et de ma » chère femme ? J'espère qu'en me sa- » chant ruiné le misérable qui m'a privé » de ma Bettina l'aura laissée, et que la » brebis égarée sera revenue au cottage. » Ne faudra-t-il pas quelque chose de » plus dans la dot de celle-là? Mes trois » femmes et mon Dumay, tous quatre » vous avez été présents à ma pensée » pendant ces trois années.

» Tu es riche, Dumay. Ta part, en » dehors de ma fortune, se monte à » cinq cent soixante mille francs, que

» je t'envoie en un mandat, qui ne sera » payé qu'à toi-même par la maison » Mongenod, qu'on a prévenue de New- » York. Encore quelques mois, et je » vous reverrai tous, je l'espère, bien » portants.

» Maintenant, mon cher Dumay, si » je t'écris à toi seulement, c'est que je » désire garder le secret sur ma fortune, » et que je veux te laisser le soin de » préparer mes anges à la joie de mon » retour.

» J'ai assez du commerce, et je veux » quitter le Hâvre. Le choix de mes gen- » dres m'importe beaucoup. Mon in- » tention est de racheter la terre et le » château de la Bastie, de constituer un

» majorat de cent mille francs de rente
» au moins, et de demander au roi la
» faveur de faire succéder l'un de mes
» gendres à mon nom et à mon titre.
» Or, tu sais, mon pauvre Dumay, le
» malheur que nous avons dû au fatal
» éclat que répand l'opulence. J'y ai
» perdu l'honneur d'une de mes filles.
» J'ai ramené à Java le plus malheu-
» reux des pères, un pauvre négociant
» hollandais, riche de neuf millions, à
» qui ses deux filles furent enlevées par
» des misérables, et nous avons pleuré
» comme deux enfants, ensemble. Donc
» je ne veux pas que l'on connaisse ma
» fortune.

» Aussi n'est-ce pas au Hâvre que je

» debarquerai, mais à Marseille. Mon
» second est un Provençal, un ancien
» serviteur de ma famille, à qui j'ai
» fait faire une petite fortune. Casta-
» gnould aura mes instructions pour ra-
» cheter La Bastie, et je traiterai de l'in-
» digo par l'entremise de la maison Mon-
» genod. Je mettrai mes fonds à la
» Banque de France, et je reviendrai
» vous trouver, en ne me donnant
» qu'une fortune ostensible d'environ
» un million en marchandises. Mes fil-
» les seront censées avoir deux cent
» mille francs. Choisir celui de mes gen-
» dres qui sera digne de succéder à mon
» nom, à mes armes, à mes titres, et
» de vivre avec nous sera ma grande af-
» faire; mais je les veux tous deux,

» comme toi et moi, éprouvés, fermes,
» loyaux, honnêtes gens absolument.

» Je n'ai pas douté de toi, mon vieux,
» un seul instant. J'ai pensé que ma
» bonne et excellente femme, la tienne,
» et toi, vous avez tracé une haie in-
» franchissable autour de ma fille, et
» que je pourrai mettre un baiser plein
» d'espérances sur le front pur de l'ange
» qui me reste. Bettina-Caroline, si vous
» avez su sauver sa faute, aura de la
» fortune.

» Après avoir fait la guerre et le
» commerce, nous allons faire de l'a-
» griculture, et tu seras notre intendant.
» Cela te va-t-il? Ainsi, mon vieil ami,
» te voilà le maître de ta conduite avec

» ma famille, de dire ou de taire mes » succès. Je m'en fie à ta prudence; tu » diras ce que tu jugeras convenable. En » quatre ans, il peut être survenu tant » de changements dans les caractères. » Je te laisse être le juge, tant je crains » la tendresse de ma femme pour ses » filles.

» Adieu, mon vieux Dumay. Dis à » mes filles et à ma femme que je n'ai » jamais manqué de les embrasser de » cœur tous les jours, soir et matin. Le » second mandat, également personnel, » de quarante mille francs, est pour » mes filles et ma femme en attendant

» Ton patron et ami,

» Charles Mignon. »

— Ton père arrive, dit madame Mignon à sa fille.

— A quoi vois-tu cela, maman? demanda Modeste.

— Il n'y a que cette nouvelle à nous apporter qui puisse faire courir Dumay.

Modeste, plongée dans ses réflexions, n'avait vu ni entendu Dumay.

Une Déclaration d'Amour en Musique.

XXIX.

— Victoire ! s'écria le lieutenant dès la porte. Madame, le colonel n'a jamais été malade, et il revient.... il revient sur le Mignon, un beau bâtiment

à lui, qui doit valoir, avec sa cargaison dont il me parle, huit à neuf cent mille francs; mais il vous recommande la plus profonde discrétion, il a le cœur creusé bien avant par l'accident de notre chère petite défunte.

— Il y a fait la place d'une tombe, dit madame Mignon.

— Et il attribue ce malheur, ce qui me semble probable, à la cupidité que les grandes fortunes excitent chez les jeunes gens... Mon pauvre colonel croit retrouver la brebis égarée au milieu de nous... Soyons heureux entre nous, ne disons rien à personne, pas même à Latournelle, si c'est possible. — Mademoiselle, dit-il à l'oreille de Modeste,

écrivez à monsieur votre père une lettre sur la perte que la famille a faite et sur les suites affreuses que cet événement a eues, afin de le préparer au terrible spectacle qu'il aura; je me charge de lui faire tenir cette lettre avant son arrivée au Hâvre, car il est forcé de passer par Paris; écrivez-lui longuement, vous avez du temps à vous, j'emporterai la lettre lundi, lundi j'irai sans doute à Paris...

Modeste eut peur que Canalis et Dumay ne se rencontrassent, elle voulut monter pour écrire et remettre le rendez-vous.

— Mademoiselle, dites-moi, reprit Dumay de la manière la plus humble

en barrant le passage à Modeste, que votre père retrouve sa fille sans autre sentiment au cœur que celui qu'elle avait à son départ pour lui, pour madame votre mère...

— Je me suis juré à moi-même, à ma sœur et à ma mère, d'être la consolation, le bonheur et la gloire de mon père, et — ce — sera! répliqua Modeste en jetant un regard fier et dédaigneux à Dumay. Ne troublez pas la joie que j'ai de savoir bientôt mon père au milieu de nous par des soupçons injurieux. On ne peut pas empêcher le cœur d'une jeune fille de battre, vous ne voulez pas que je sois une momie? dit-elle. Ma personne est à ma

famille, mon cœur est à moi. Si j'aime, mon père et ma mère le sauront. Êtes-vous content, Monsieur?

— Merci, mademoiselle, répondit Dumay, vous m'avez rendu la vie; mais vous auriez toujours bien pu me dire *Dumay*, même en me donnant un soufflet!

— Jure-moi, dit la mère, que tu n'as échangé ni parole ni regard avec aucun jeune homme...

— Je puis le jurer, ma mère, dit Modeste en souriant et regardant Dumay qui l'examinait et souriait comme une jeune fille qui fait une malice.

— Elle serait donc bien fausse, s'é-

cria Dumay quand Modeste rentra dans la maison.

— Ma fille Modeste peut avoir des défauts, répondit la mère, mais elle est incapable de mentir.

— Eh bien, soyons donc tranquilles, reprit le lieutenant; et pensons que le malheur a soldé son compte avec nous.

— Dieu le veuille ! répliqua madame Mignon. Vous *le* verrez, Dumay; moi je ne pourrai que l'entendre... Il y a bien de la mélancolie dans mon bonheur !

En ce moment, Modeste, quoique heureuse du retour de son père, était affligée comme Perrette en voyant ses œufs cassés. Elle avait espéré plus de

fortune que n'en annonçait Dumay. Devenue ambitieuse pour son poète, elle souhaitait au moins la moitié des six millions dont elle avait parlé dans sa seconde lettre.

En proie à sa double joie et contrariée par le petit chagrin que lui causait sa pauvreté relative, elle se mit à son piano, ce confident de tant de jeunes filles, qui lui disent leurs colères, leurs désirs, en les exprimant par les nuances de leur jeu.

Dumay causait avec sa femme en se promenant sous les fenêtres, il lui confiait le secret de leur fortune et l'interrogeait sur ses désirs, sur ses souhaits, sur ces intentions. Madame Dumay n'avait, comme son mari, d'autre fa-

mille que la famille Mignon, Les deux époux décidèrent de vivre en Provence, si le comte de La Bastie allait en Provence, et de léguer leur fortune à celui des enfants de Modeste qui en aurait besoin.

— Écoutez Modeste! leur dit madame Mignon, il n'y a qu'une fille amoureuse qui puisse composer de pareilles mélodies sans connaître la musique...

Les maisons peuvent brûler, les fortunes sombrer, les pères revenir de voyage, les empires crouler, le choléra ravager la cité, l'amour d'une jeune fille poursuit son vol, comme la nature sa marche, comme cet effroyable acide que la chimie a découvert, et qui peut

trouer le globe si rien ne l'absorbe au centre.

Voici la romance que sa situation avait inspirée à Modeste sur les stances qu'il faut citer, quoiqu'elles soient imprimées au deuxième volume de l'édition dont parlait Dauriat, car pour y adapter sa musique, la jeune artiste en avait brisé les césures par quelques modifications qui pourraient étonner les admirateurs de la correction, souvent trop savante, de ce poète.

CHANT D'UNE JEUNE FILLE.

Mon cœur, lève-toi! Déjà l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil.
Ne dors plus, mon cœur, car la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

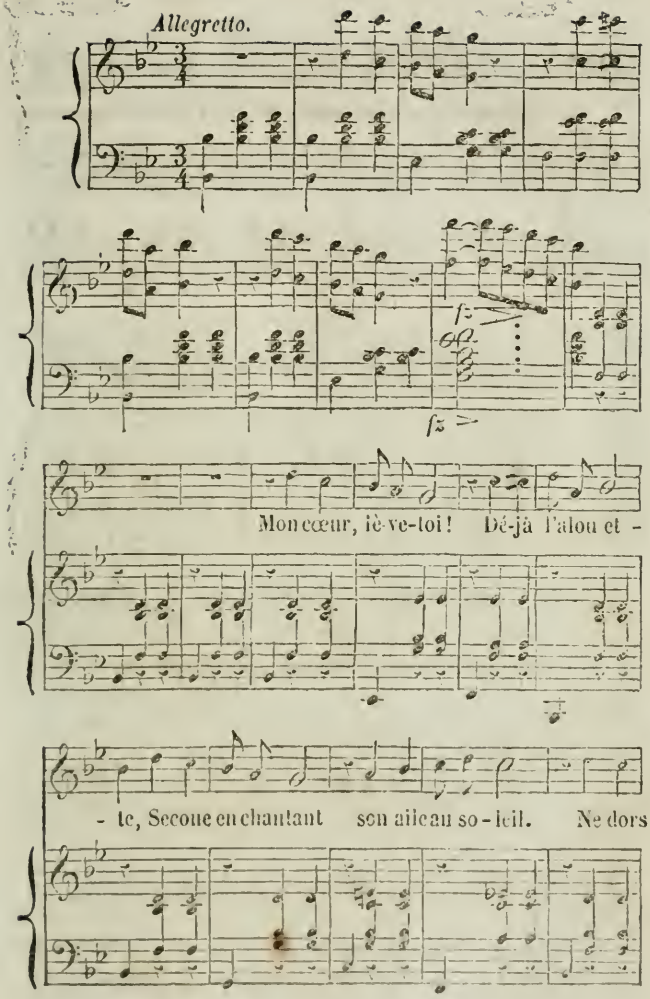
Chaque fleur vivante et bien reposée,
Ouvrant tour-à-tour les yeux pour se voir,

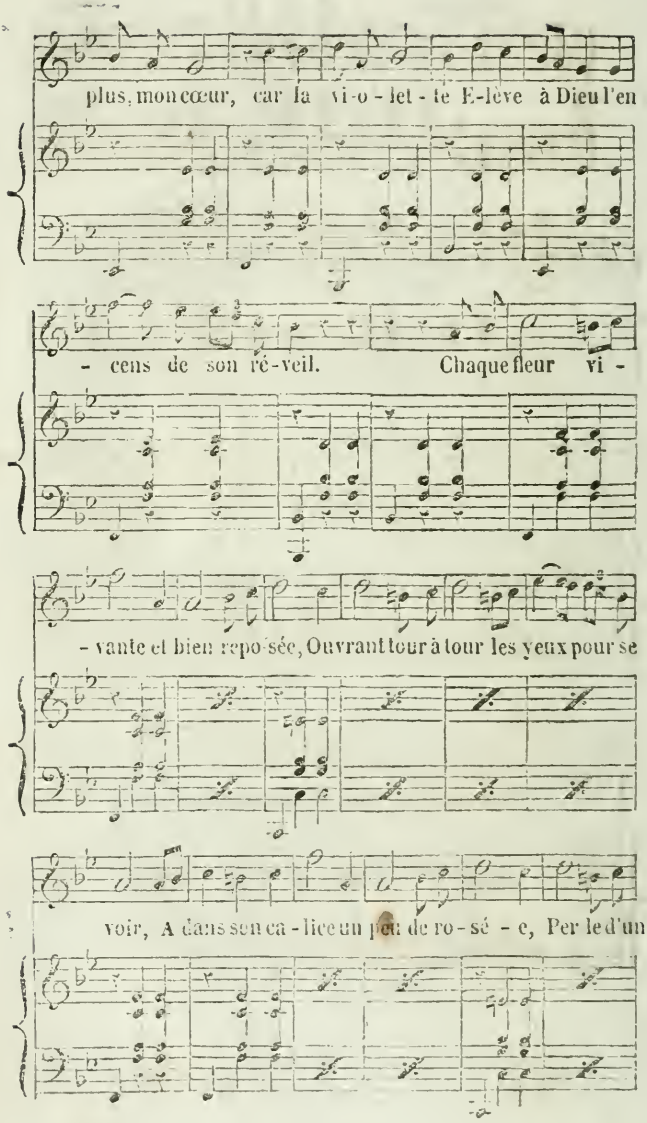
A dans son calice un peu de rosée,
Perle d'un jour qui lui sert de miroir.

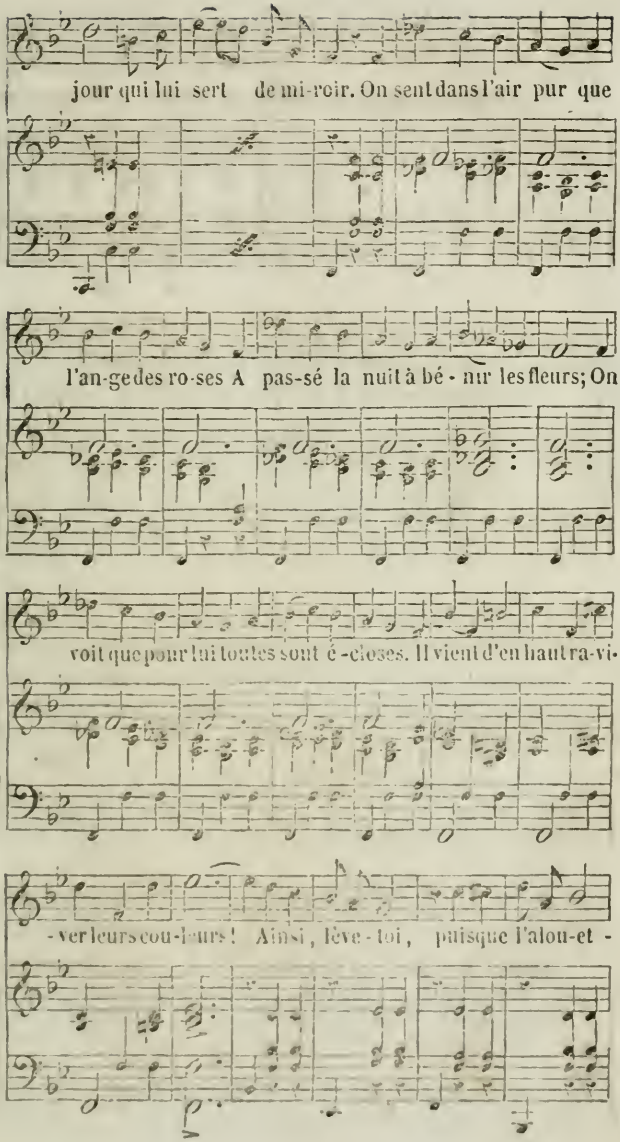
On sent dans l'air pur que l'ange des roses
A passé la nuit à bénir les fleurs !
On voit que pour lui toutes sont écloses,
Il vient d'en haut raviver leurs couleurs.

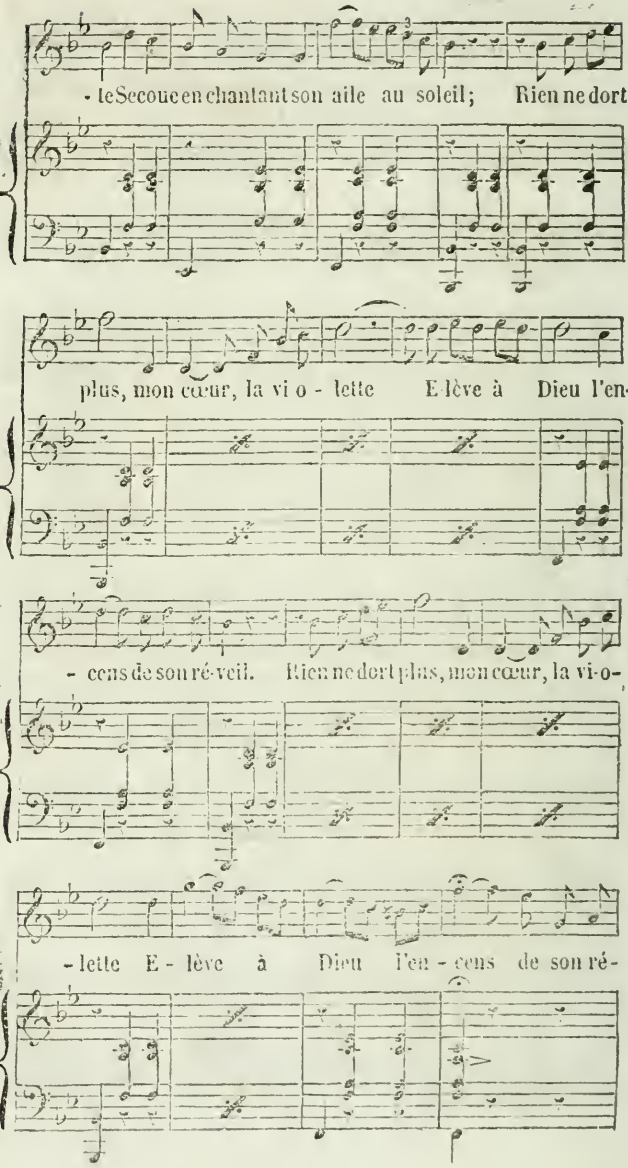
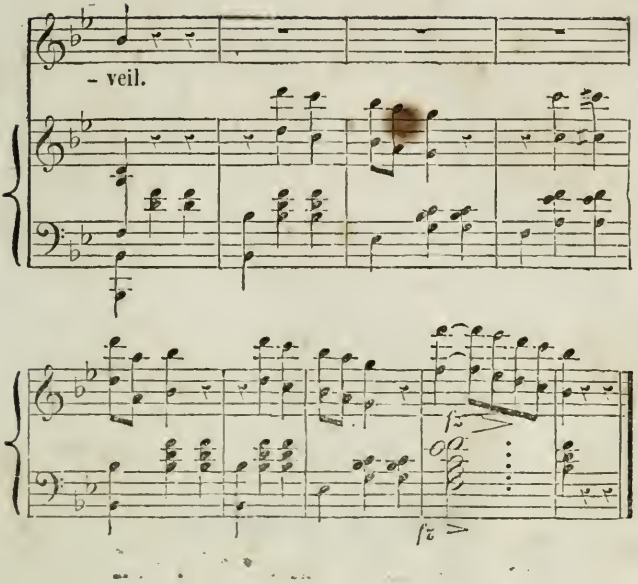
Ainsi lève-toi, puisque l'alouette
Secoue en chantant son aile au soleil ;
Rien ne dort plus, mon cœur ! la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

Et voici, puisque les progrès de la Typographie le permettent, la musique de Modeste, à laquelle une expression délicieuse communiquait ce charme admiré dans les grands chanteurs, et qu'aucune typographie, fût-elle hiéroglyphique ou phonétique, ne pourra jamais rendre.


Allegretto.
f
fz
Mon cœur, lè-ve-toi ! Dé-jà l'alou et -
- te, Secoue en chantant son aile au so - leil. Ne dors


plus, mon cœur, car la vi-o-let-te E-lève à Dieu l'en
- cens de son ré-veil. Chaque fleur vi -
- vante et bien repo-sée, Ouvrant tour à tour les yeux pour se
voir, A dans son ca-lice un peu de ro-sé - e, Per le d'un


jour qui lui sert de mi-roir. On sent dans l'air pur que
l'an-ge des ro-ses A pas-sé la nuit à bé - nir les fleurs; On
voit que pour lui toutes sont é - closes. Il vient d'en haut ra-vi-
- ver leurs cou-leurs! Ainsi, lève - toi, puisque l'alou-et -


- le Secoue en chantant son aile au soleil; Rien ne dort
plus, mon cœur, la vi o - lette E lève à Dieu l'en-
- cens de son ré-veil. Rien ne dort plus, mon cœur, la vi-o-
- lette E - lève à Dieu l'en - cens de son ré-

— C'est joli, dit madame Dumay, Modeste est musicienne, voilà tout...

— Elle a le diable au corps, s'écria le caissier, à qui le soupçon de la mère entra dans le cœur et donna le frisson.

— Elle aime, répéta madame Mignon.

Physiologie du bossu.

XXX.

En réussissant, par le témoignage irrécusable de cette mélodie, à faire partager sa certitude sur l'amour caché de Modeste, madame Mignon troubla la

joie que le retour et les succès de son patron causaient au caissier.

Le pauvre Breton descendit au Hâvre y reprendre sa besogne chez Gobenheim; puis, avant de revenir dîner, il passa chez les Latournelle y exprimer ses craintes et leur demander de nouveau aide et secours.

— Oui, mon cher ami, dit Dumay sur le pas de la porte en quittant le notaire, je suis du même avis que madame : *elle* aime, c'est sûr, et le diable sait le reste! Me voilà déshonoré.

— Ne vous désolez pas, Dumay, répondit le petit notaire, nous serons bien, à nous tous, aussi forts que cette petite personne, et, dans un temps

donné, toute fille amoureuse commet une imprudence qui la trahit; mais nous en causerons ce soir.

Ainsi toutes les personnes dévouées à la famille Mignon furent en proie aux mêmes inquiétudes qui les poignaient la veille avant l'expérience que le vieux soldat avait cru être décisive. L'inutilité de tant d'efforts piqua si bien la conscience de Dumay qu'il ne voulut pas aller chercher sa fortune à Paris avant d'avoir deviné le mot de cette énigme.

Ces cœurs, pour qui les sentiments étaient plus précieux que les intérêts, concevaient tous en ce moment que, sans la parfaite innocence de sa fille, le colonel pouvait mourir de chagrin en

trouvant Bettina morte et sa femme aveugle. Le désespoir du pauvre Dumay fit une telle impression sur les Latournelle qu'ils en oublièrent le départ d'Exupère que, dans la matinée, ils avaient embarqué pour Paris.

Pendant les moments du dîner où ils furent tous les trois seuls, monsieur, madame Latournelle et Butscha retournèrent les termes de ce problème sous toutes les faces, en parcourant toutes les suppositions possibles.

—Si Modeste aimait quelqu'un du Hâvre, elle aurait tremblé hier, dit madame Latournelle, son amant est donc ailleurs.

— Elle a juré, dit le notaire, ce

matin, à sa mère et devant Dumay, qu'elle n'avait échangé ni regard, ni parole avec âme qui vive...

— Elle aimerait donc à ma manière? dit Butscha.

— Et comment donc aimes-tu, mon pauvre garçon? demanda madame Latournelle.

— Madame, répondit le petit bossu, j'aime à moi tout seul, à distance à peu près comme d'ici aux étoiles...

— Et comment fais-tu, grosse bête? dit madame Latournelle en souriant.

— Ah! madame, répondit Butscha, ce que vous croyez une bosse, est l'étui de mes ailes.

— Voilà donc l'explication de ton cachet ! s'écria le notaire.

Le cachet du clerc était une étoile sous laquelle se lisaient ces mots : *Fulgens, sequar* (brillante, je te suivrai), la devise de la maison de Chastillonest.

— Une belle créature peut avoir autant de défiance que la plus laide, dit Butscha comme s'il se parlait à lui-même. Modeste est assez spirituelle pour avoir tremblé de n'être aimée que pour sa beauté !

Les bossus sont des créations merveilleuses, entièrement dues d'ailleurs à la Société ; car, dans le plan de la Nature, les êtres faibles ou mal venus

doivent périr. La courbure ou la torsion de la colonne vertébrale produit chez ces hommes, en apparence disgraciés, comme un regard où les fluides nerveux s'amassent en de plus grandes quantités que chez les autres et dans le centre même où ils s'élaborent, où ils agissent, d'où ils s'élancent ainsi qu'une lumière pour vivifier l'être intérieur. Il en résulte des forces, quelquefois retrouvées par le magnétisme, mais qui le plus souvent se perdent à travers les espaces du Monde Spirituel. Cherchez un bossu qui ne soit pas doué de quelque faculté supérieure! soit d'une gaîté spirituelle, soit d'une méchanceté complète, soit d'une bonté sublime. Comme des in-

struments que la main de l'Art ne réveillera jamais, ces êtres privilégiés sans le savoir, vivent en eux-mêmes comme vivait Butscha, quand ils n'ont pas usé leurs forces, si magnifiquement concentrées, dans la lutte qu'ils ont soutenue à l'encontre des obstacles pour rester vivants.

Ainsi s'expliquent ces superstitions, ces traditions populaires auxquelles on doit les gnomes, les nains effrayants, les fées difformes, toute cette race de bouteilles, a dit Rabelais, contenant élixirs et baumes rares.

Donc, Butscha devina presque Modeste. Et, dans sa curiosité d'amant sans espoir, de serviteur toujours prêt

à mourir, comme ces soldats qui, seuls et abandonnés, criaient dans les neiges de la Russie : *Vive l'Empereur* ! il médita de surprendre pour lui seul le secret de Modeste.

Il suivit d'un air profondément soucieux ses patrons quand ils allèrent au chalet, car il s'agissait de dérober à tous ces yeux attentifs, à toutes ces oreilles tendues le piége où il prendrait la jeune fille. Ce devait être un regard échangé, quelque tressaillement surpris, comme lorsqu'un chirurgien met le doigt sur une douleur cachée.

Ce soir-là, Gobenheim ne vint pas, Butscha fut le partenaire de monsieur Dumay contre monsieur et madame Latournelle.

Pendant le moment où Modeste s'absenta, vers neuf heures, afin d'aller préparer le coucher de sa mère, madame Mignon et ses amis purent causer à cœur ouvert; mais le pauvre clerc, abattu par la conviction qui l'avait gagné, lui aussi, parut étranger à ces débats autant que la veille l'avait été Gobenheim.

— Eh, bien, qu'as-tu donc, Butscha? s'écria madame Latournelle étonnée. On dirait que tu as perdu tous tes parents...

Une larme jaillit des yeux de l'enfant abandonné par un matelot suédois, et dont la mère était morte de chagrin à l'hôpital.

— Je n'ai que vous au monde, répondit-il d'une voix troublée, et votre compassion est trop religieuse, pour que je la perde jamais, car jamais je ne démériterai vos bontés.

Cette réponse fit vibrer une corde également sensible chez les témoins de cette scène, celle de la délicatesse.

— Nous vous aimons tous, monsieur Butscha, dit madame Mignon d'une voix émue.

— J'ai six cent mille francs à moi! dit le brave Dumay, tu seras notaire au Hâvre et successeur de Latournelle.

L'Américaine, elle, avait pris et serré la main au pauvre bossu.

— Vous avez six cent mille francs!...

s'écria Latournelle qui leva le nez sur Dumay dès que cette parole fut lâchée, et vous laissez ces dames ici !... Et Modeste n'a pas un joli cheval! Et elle n'a pas continué d'avoir des maîtres de musique, de peinture, de...

— Eh ! il ne les a que depuis quelques heures !... s'écria l Américaine.

— Chut, fit madame Mignon.

Pendant toutes ces exclamations, l'auguste patronne de Butscha s'était posée, elle le regardait.

— Mon enfant, dit elle, je te crois entouré de tant d'affection que je ne pensais pas au sens particulier de cette locution proverbiale; mais tu dois me remercier de cette petite faute, car elle

a servi à te faire voir quels amis tes exquises qualités t'ont valus.

— Vous avez donc eu des nouvelles de monsieur Mignon ? dit le notaire.

— Il revient, dit madame Mignon, mais gardons ce secret entre nous... Quand mon mari saura que Butscha nous a tenu compagnie, qu'il nous a montré l'amitié la plus vive et la plus désintéressée quand tout le monde nous tournait le dos, il ne vous laissera pas le commanditer à vous seul, Dumay. Aussi, mon ami, dit-elle en essayant de diriger son visage vers Butscha, pouvez-vous dès à présent traiter avec Latournelle.

— Mais il a l'âge, vingt-cinq ans et

demi, dit Latournelle. Et, pour moi, c'est acquitter une dette, mon garçon, que de te faciliter l'acquisition de mon étude.

Butscha, qui baisait la main de madame Mignon en l'arrosant de ses larmes, montra un visage mouillé quand Modeste ouvrit la porte du salon.

Modeste prise au piége.

XXXI.

— Qui donc a fait du chagrin à mon nain mystérieux?... demanda-t-elle.

— Eh! mademoiselle Modeste, pleurons-nous jamais de chagrin, nous autres

enfants bercés par le malheur? On vient de me montrer autant d'attachement que je m'en sentais au cœur pour tous ceux en qui je me plaisais à voir des parents. Je serai notaire, je pourrai devenir riche. Ah! ah! le pauvre Butscha sera peut-être un jour le riche Butscha. Vous ne connaissez pas tout ce qu'il y a d'audace chez cet avorton!... s'écria-t-il.

Le bossu se donna un violent coup de poing sur la caverne de sa poitrine et se posa devant la cheminée après avoir jeté sur Modeste un regard qui glissa comme une lueur entre ses grosses paupières serrées; car il aperçut, dans cet incident imprévu, la possibilité d'interroger le cœur de sa souveraine.

Dumay crut pendant un moment que le clerc avait osé s'adresser à Modeste, et il échangea rapidement avec ses amis un coup-d'œil bien compris par eux, et qui fit contempler le petit bossu dans une espèce de terreur mêlée de curiosité.

— J'ai mes rêves aussi, moi !.... reprit Butscha dont les yeux ne quittaient pas Modeste.

La jeune fille abaissa ses paupières par un mouvement qui fut déjà pour le clerc toute une révélation.

— Vous aimez les romans, laissez-moi, dans la joie où je suis, vous confier mon secret, et vous me direz si le dénoûment du roman inventé par moi

pour ma vie est possible ; autrement, à quoi bon la fortune ? Pour moi, l'or est le bonheur plus que pour tout autre ; car, pour moi, le bonheur sera d'enrichir un être aimé ! Vous qui savez tant de choses, mademoiselle, dites-moi donc si l'on peut se faire aimer indépendamment de la forme, belle ou laide, et pour son âme seulement ?

Modeste leva les yeux sur Butscha. Ce fut une interrogation terrible, car alors Modeste partagea les soupçons de Dumay.

— Une fois riche, je chercherai quelque belle jeune fille pauvre, une abandonnée comme moi, qui aura bien souffert, qui sera malheureuse ; je lui écri-

rai, je la consolerai, je serai son bon génie; elle lira dans mon cœur, dans mon âme, elle aura mes deux richesses à la fois, et mon or bien délicatement offert, et ma pensée parée de toutes les splendeurs que le hasard de la naissance a refusées à ma grotesque personne ! Je resterai caché, comme une cause que les savants cherchent. Dieu n'est peut-être pas beau !.... Naturellement, cette enfant, devenue curieuse, voudra me voir; mais je lui dirai que je suis un monstre de laideur, je me peindrai en laid....

Là, Modeste regarda Butscha fixement; elle lui eût dit : — Que savez-vous de mes amours ?..... elle n'aurait pas été plus explicite.

— Si j'ai le bonheur d'être aimé pour les poésies de mon cœur !.... Si, quelque jour, je ne parais être qu'un peu contrefait à cette femme, avouez que je serai plus heureux que le plus beau des hommes, qu'un homme de génie aimé par une créature aussi céleste que vous....

La rougeur qui colora le visage de Modeste apprit au bossu presque tout le secret de la jeune fille.

— Eh ! bien, enrichir ce qu'on aime et lui plaire moralement, abstraction faite de la personne, est-ce le moyen d'être aimé ? Voilà le rêve du pauvre bossu, le rêve d'hier; car, aujourd'hui, votre adorable mère vient de me don-

ner la clé de mon futur trésor, en me promettant de me faciliter les moyens d'acheter une étude. Mais, avant de devenir un Gobenheim, encore faut-il savoir si cette affreuse transformation est utile. Q'en pensez-vous, mademoiselle, vous?...

Modeste était si surprise, qu'elle ne s'aperçut pas que Butscha l'interpellait. Le piége de l'amoureux fut mieux dressé que celui du soldat, car la pauvre fille stupéfaite resta sans voix.

— Pauvre Butscha ! dit tout bas madame Latournelle à son mari, deviendrait-il fou?...

— Vous voulez réaliser le conte de *la Belle et la Bête*, répondit enfin Mo-

deste, et vous oubliez que la Bête se change en prince Charmant.

— Croyez-vous? dit le nain. Moi, j'ai toujours imaginé que ce changement indiquait le phénomène de l'âme rendue visible, éteignant la forme sous sa radieuse lumière. Si je ne suis pas aimé, je resterai caché, voilà tout! Vous et les vôtres, madame, dit-il à sa patronne, au lieu d'avoir un nain à votre service, vous aurez une vie et une fortune.

Butscha reprit sa place et dit aux trois joueurs en affectant le plus grand calme :

— A qui à donner?... Mais en lui-même il se disait douloureusement : —

Elle veut être aimée pour elle-même, elle correspond avec quelque faux grand homme, et où en est-elle?

— Ma chère maman, neuf heures trois quarts viennent de sonner, dit Modeste à sa mère.

Madame Mignon fit ses adieux à ses amies et alla se coucher.

Ceux qui veulent aimer en secret peuvent avoir pour espions des chiens des Pyrénées, des mères, des Dumay, des Latournelle, ils ne sont pas encore en danger; mais un amoureux !... c'est diamant contre diamant, feu contre feu, intelligence contre intelligence, une équation parfaite, et dont les termes se pénètrent mutuellement.

Butscha heureux.

XXXII.

Le dimanche matin, Butscha devança sa patronne, qui venait toujours chercher Modeste pour aller à la messe, et il se mit en croisière devant le Chalet, en attendant le facteur.

— Avez-vous une lettre aujourd'hui pour mademoiselle Modeste? dit-il à cet humble fonctionnaire quand il le vit venir.

— Non, monsieur, non...

— Nous sommes, depuis quelque temps, une fameuse pratique pour le gouvernement, s'écria le clerc.

— Ah! dame! oui, répondit le facteur.

Modeste vit et entendit ce petit colloque de sa chambre, où elle se postait toujours à cette heure derrière sa persienne, pour guetter le facteur. Elle descendit, sortit dans le petit jardin où elle appela d'une voix altérée : — Monsieur Butscha!...

— Me voilà, mademoiselle ! dit le bossu en arrivant à la petite porte que Modeste ouvrit elle-même.

— Pourriez-vous me dire si vous comptez parmi vos titres à l'affection d'une femme, le honteux espionnage auquel vous vous livrez? lui demanda la jeune fille en essayant de terrasser son esclave sous ses regards et par une attitude de reine.

— Oui, mademoiselle, répondit-il fièrement. Ah ! je ne croyais pas, reprit-il à voix basse, que les vermisseaux pussent rendre service aux étoiles !..... mais il en est ainsi. Souhaiteriez-vous que votre mère, que monsieur Dumay, que madame Latournelle vous eussent

devinée, et non un être, quasi proscrit de la vie qui se donne à vous comme une de ces fleurs que vous coupez pour vous en servir un moment? Ils savent tous que vous aimez; mais moi seul, je sais comment. Prenez-moi comme vous prendriez un chien vigilant; je vous obéirai, je vous garderai, je n'aboierai jamais, et je ne vous jugerai point. Je ne vous demande rien que de me laisser vous être bon à quelque chose. Votre père vous a mis un Dumay dans votre ménagerie, ayez un Butscha, vous m'en direz des nouvelles!... Un pauvre Butscha qui ne veut rien, pas même un os!

— Eh bien! je vais vous prendre à

l'essai, dit Modeste qui voulut se défaire d'un gardien si spirituel. Allez sur-le-champ d'hôtel en hôtel, à Graville, au Hâvre, savoir s'il est venu d'Angleterre un monsieur Arthur.,.

— Ecoutez, mademoiselle, dit Butscha respectueusement en interrompant Modeste, j'irai tout bonnement me promener au bord de la mer, et cela suffira, car vous ne me voulez pas aujourd'hui à l'église. Voilà tout.

Modeste regarda le nain en laissant voir un étonnement stupide.

— Ecoutez, mademoiselle! quoique vous vous soyez entortillé les joues d'un foulard et de ouate, vous n'avez pas de fluxion. Et, si vous avez un double

voile à votre chapeau, c'est pour voir sans être vue.

— D'où vous vient tant de pénétration? s'écria Modeste en rougissant.

— Eh! mademoiselle, vous n'avez pas de corset! Une fluxion ne vous obligeait pas à vous déguiser la taille, en mettant plusieurs jupons, à cacher vos mains sous de vieux gants, et vos jolis pieds dans d'affreuses bottines, à vous mal habiller, à...

— Assez! dit-elle. Maintenant, comment serais-je certaine d'avoir été obéie?

— Mon patron veut aller à Saint-Adresse, il en est contrarié; mais

comme il est vraiment bon, il n'a pas voulu me priver de mon dimanche, eh bien! je lui proposerai d'y aller.....

— Allez-y, et j'aurai confiance en vous...

— Êtes-vous sûre de ne pas avoir besoin de moi au Hâvre!

— Non. Ecoutez, nain mystérieux, regardez, dit-elle en lui montrant le temps sans nuage. Voyez-vous la trace de l'oiseau qui passait tout-à-l'heure? eh bien! mes actions pures comme l'air est pur, n'en laissent pas davantage. Rassurez Dumay, rassurez les Latournelle, rassurez ma mère, et sachez que cette main, dit-elle en lui montrant une jolie main fine, aux doigts retroussés et que

le jour traversa, ne sera point accordée, elle ne sera pas même animée d'un baiser, avant le retour de mon père, par ce qu'on appelle un amant.

— Et pourquoi ne me voulez-vous pas à l'église aujourd'hui?...

— Vous me questionnez, après ce que je vous ai fait l'honneur de vous dire et de vous demander?..

Butscha salua sans rien répondre, et courut chez son patron dans le ravissement d'entrer au service de sa maîtresse anonyme.

Une heure après, monsieur et madame Latournelle vinrent chercher Modeste qui se plaignit d'un horrible mal de dents.

— Je n'ai pas eu, dit-elle, le courage de m'habiller.

— Eh bien! restez, dit la bonne notaresse.

— Oh! non, je veux prier pour l'heureux retour de mon père, répondit Modeste, et j'ai pensé qu'en m'emmitouflant ainsi, ma sortie me ferait plus de bien que de mal.

Et mademoiselle Mignon alla seule, à côté de Latournelle. Elle refusa de donner le bras à son chaperon dans la crainte d'être questionnée sur le tremblement intérieur qui l'agitait à la pensée de voir bientôt son grand poète. Un seul regard, le premier, n'allait-il pas décider de son avenir?

Portrait en pied de M. de La Brière.

XXXIII.

Est-il dans la vie de l'homme une heure plus délicieuse que celle du premier rendez-vous donné? Renaissent-elles jamais les sensations cachées au

fond du cœur et qui s'épanouissent alors? Retrouve-t-on les plaisirs sans nom que l'on a savourés en cherchant, comme fit Ernest de La Brière, et ses meilleurs rasoirs, et ses plus belles chemises, et des cols irréprochables, et les vêtements les plus soignés? On déifie les choses associées à cette heure suprême. On fait alors à soi-seul des poésies secrètes qui valent celles de la femme; et, le jour où, de part et d'autre, on les devine, tout est envolé! N'en est-il pas de ces choses comme de la fleur de ces fruits sauvages, âcre et suave à la fois, perdue au sein des forêts, la joie du soleil, sans doute; ou, comme le dit Canalis dans *le Chant d'une jeune fille*, la joie de la plante elle-

même à qui l'ange des fleurs a permis de se voir?

Ceci tend à rappeler que, semblable à beaucoup d'êtres pauvres pour qui la vie commence par le labeur et par les soucis de la fortune, le modeste La Brière n'avait pas encore été aimé.

Venu la veille au soir, il s'était aussitôt couché comme une coquette afin d'effacer la fatigue du voyage, et il venait de faire une toilette méditée à son avantage, après avoir pris un bain. Peut-être est-ce ici le lieu de placer son portrait en pied, ne fût-ce que pour justifier la dernière lettre que devait écrire Modeste.

Né d'une bonne famille de Toulouse,

alliée de loin à celle du ministre qui le prit sous sa protection, Ernest possède cet air *comme il faut* où se révèle une éducation commencée au berceau, mais que l'habitude des affaires avait rendu grave sans effort, car la pédanterie est l'écueil de toute gravité prématurée. De taille ordinaire, il se recommande par une figure fine et douce, d'un ton chaud quoique sans coloration, et qu'il relevait alors par de petites moustaches et par une virgule à la Mazarin. Sans cette attestation virile, il eût trop ressemblé peut-être à une jeune fille déguisée, tant la coupe du visage et les lèvres sont mignardes, tant on est près d'attribuer à une femme ses dents d'un émail transparent et d'une régu-

larité quasi postiche. Joignez à ces qualités féminines un parler doux comme la physionomie, doux comme des yeux bleus à paupières turques, et vous concevrez très-bien que le ministre eut surnommé son jeune secrétaire particulier, mademoiselle de la Brière. Le front plein, pur, bien encadré de cheveux noirs abondants semble rêveur, et ne dément pas l'expression de la figure, qui est entièrement mélancolique. La proéminence de l'arcade de l'œil, quoique très élégamment coupée, obombre le regard et ajoute encore à cette mélancolie par la tristesse, physique pour ainsi dire, que produisent les paupières quand elles sont trop abaissées sur la prunelle. Ce doute intime.

que nous traduisons par le mot modestie, anime donc et les traits et la personne.

Peut-être comprendra-t-on bien cet ensemble en faisant observer que la logique du dessin exigerait plus de longueur dans l'ovale de cette tête, plus d'espace entre le menton qui finit brusquement et le front trop diminué par la manière dont les cheveux sont plantés. Ainsi la figure semble écrasée. Le travail avait déjà creusé son sillon entre les sourcils un peu trop fournis et rapprochés comme chez les gens jaloux. Quoique La Brière fut alors mince, il appartient à ce genre de tempéraments qui, formés tard, prennent à trente ans un embonpoint inattendu.

Ce jeune homme eût assez bien représenté, pour les gens à qui l'histoire de France est familière, la royale et inconcevable figure de Louis XIII, mélancolique modestie, sans cause connue, pâle sous la couronne, aimant les fatigues de la chasse et haïssant le travail, timide avec sa maîtresse au point de la respecter, indifférent jusqu'à laisser trancher la tête à son ami, et que le remords d'avoir vengé son père sur sa mère peut seul expliquer : ou l'Hamlet catholique, ou quelque maladie incurable. Mais le ver rongeur qui blémissait Louis XIII et détendait sa force était alors, chez Ernest, simple défiance de soi-même, la timidité de l'homme à qui nulle femme n'a dit :

» Comme je t'aime! » et surtout le dévoûment inutile.

Après avoir entendu le glas d'une monarchie dans la chute d'un ministère, ce pauvre garçon avait trouvé dans Canalis un rocher caché sous d'élégantes mousses, il cherchait donc une domination à aimer; et cette inquiétude du caniche en quête d'un maître lui donnait l'air du roi qui trouva le sien. Ces nuages, ces sentiments, cette teinte de souffrance répandue sur cette physionomie la rendaient beaucoup plus belle que ne le croyait le Référendaire, assez fâché de s'entendre classer par les femmes, dans le genre des Beaux-Ténébreux; genre passé de

mode par un temps où chacun voudrait pouvoir garder pour lui seul les trompettes de l'Annonce.

Le défiant Ernest avait donc demandé tous ses prestiges au vêtement alors à la mode. Il mit pour cette entrevue où tout dépendait du premier regard, un pantalon noir et des bottes soigneusement cirées, un gilet couleur soufre qui laissait voir une chemise d'une finesse remarquable et boutonnée d'opales, une cravate noire, une petite redingote bleue ornée de la rosette et qui semblait collée sur le dos et à la taille par un procédé nouveau. Portant de jolis gants de chevreau, couleur bronze florentin, il tenait de la

main gauche une petite canne et son chapeau par une geste assez *Louis-Quatorzien*, montrant ainsi, comme le lieu l'exigeait, sa chevelure massée avec art, et où la lumière produisait des luisants satinés.

Campé dès le commencement de la messe sous le porche, il examina l'église en regardant tous les chrétiens mais plus particulièrement les chrétiennes qui trempaient leurs doigts dans l'eau sainte.

Une voix intérieure cria : *le voilà!* à Modeste quand elle arriva. Cette redingote et cette tournure essentiellement parisiennes, cette rosette, ces

gants, cette canne, le parfum des cheveux, rien n'était du Hâvre.

Aussi, quand La Brière se retourna pour examiner la grande et fière notaresse, le petit notaire et le *paquet* (expression consacrée entre femmes), sous la forme duquel Modeste s'était mise, la pauvre enfant, quoique bien préparée, reçut-elle un coup violent au cœur en voyant cette poétique figure, illuminée en plein par le jour de la porte. Elle ne pouvait pas se tromper : une petite rose blanche cachait presque la rosette.

Ernest reconnaîtrait-il son inconnue affublée d'un vieux chapeau garni d'un voile mis en double?... Modeste eut si

peur de la seconde vue de l'amour, qu'elle se fit une démarche de vieille femme.

— Ma femme, dit le petit Latournelle en allant à sa place, ce monsieur n'est pas du Hâvre.

— Il vient tant d'étrangers, répondit la notaresse.

— Mais les étrangers, dit le notaire, viennent-ils jamais voir notre église qui n'est pas âgée de plus de deux siècles?

Où il est prouvé que l'amour se cache difficilement.

XXXIV.

Ernest resta pendant toute la messe à la porte, sans avoir vu parmi les femmes personne qui réalisât ses espérances.

Modeste, elle, ne put maîtriser son tremblement que vers la fin du service. Elle éprouva des joies qu'elle seule pouvait dépeindre. Elle entendit enfin sur les dalles le bruit d'un pas d'homme comme il faut; car, la messe était dite, Ernest faisait le tour de l'église où il ne se trouvait plus que les *dilettanti* de la dévotion qui devinrent l'objet d'une savante et perspicace analyse.

Ernest remarqua le tremblement excessif du paroissien dans les mains de la personne voilée à son passage; et, comme elle était la seule qui cachât sa figure, il eut des soupçons que confirma la mise de Modeste, étudiée avec un soin d'amant curieux. Il sortit quand

madame Latournelle quitta l'eglise, il la suivit à une distance honnête, et la vit rentrant avec Modeste, rue Royale, où, selon son habitude, mademoiselle Mignon attendait l'heure des vêpres.

Après avoir toisé la maison ornée de panonceaux, Ernest demanda le nom du notaire à un passant, qui lui nomma presque orgueilleusement monsieur Latournelle, le premier notaire du Hâvre... Quand il longea la rue Royale pour essayer de plonger dans l'intérieur de la maison, Modeste aperçut son amant, elle se dit alors si malade, qu'elle n'alla pas à vêpres, et madame Latournelle lui tint compagnie.

Ainsi le pauvre Ernest en fut pour

ses frais de croisière. Il n'osa pas flâner à Ingouville, il se fit un point d'honneur d'obéir, et revint à Paris après avoir écrit en attendant le départ de la voiture, une lettre que Françoise Cochet devait recevoir le lendemain, timbrée du Hâvre.

Tous les dimanches, monsieur et madame Latournelle dînaient au chalet, où ils reconduisaient Modeste après vêpres. Aussi, dès que la jeune malade se trouva mieux, remontèrent-ils à Ingouville accompagnés de Batscha.

L'heureuse Modeste fit alors une charmante toilette. Quand elle descendit pour dîner, elle oublia son déguise-

ment du matin, sa prétendue fluxion, et fredonna :

Rien ne dort plus, mon cœur! la violette
Élève à Dieu l'encens de son réveil.

Butscha ressentit un léger frisson à l'aspect de Modeste, tant elle lui parut changée, car les ailes de l'amour étaient comme attachées à ses épaules, elle avait l'air d'une sylphide, elle montrait sur ses joues le divin coloris du plaisir.

— De qui donc sont les paroles sur lesquelles tu as fait une si jolie musique? demanda madame Mignon à sa fille.

— De Canalis, maman, répondit-

elle en devenant à l'instant du plus beau cramoisi depuis le cou jusqu'au front.

— Canalis! s'écria le nain à qui l'accent de Modeste et sa rougeur apprirent la seule chose qu'il ignorât encore du secret. Lui, le grand poète, faire des romances?...

— C'est, dit-elle, de simples stances sur lesquelles j'ai osé plaquer des réminiscences d'airs allemands...

— Non, non, reprit madame Mignon, c'est de la musique à toi, ma fille!

Modeste, se sentant devenir de plus en plus cramoisie, sortit en entraînant Butscha dans le petit jardin.

— Vous pouvez, lui dit-elle à voix

basse, me rendre un grand service. Dumay fait le discret avec ma mère et avec moi sur la fortune que mon père rapporte, je voudrais savoir ce qui en est. Dumay, dans le temps, n'a-t-il pas envoyé cinq cent et quelque mille francs à papa? Mon père n'est pas homme à s'absenter pendant quatre ans pour seulement doubler ses capitaux. Or, il revient sur un navire à lui, et la part qu'il a faite à Dumay s'élève à près de six cent mille francs.

— Ce n'est pas la peine de questionner Dumay, dit Butscha. Monsieur votre père avait perdu, comme vous savez, quatre millions au moment de son départ, il les a sans doute rega-

gnés ; mais il aura dû donner à Dumay dix pour cent de ses bénéfices, et, par la fortune que le digne Breton avoue avoir, nous supposons, mon patron et moi, que celle du colonel monte à six ou sept millions...

— O mon père! dit Modeste en se croisant les bras sur la poitrine et levant les yeux au ciel, tu m'auras donné deux fois la vie!...

— Ah! mademoiselle, dit Butscha, vous aimez un poète! Ce genre d'homme est plus ou moins Narcisse! saura-t-il vous bien aimer? Un ouvrier en phrases, occupé d'ajuster des mots est bien ennuyeux. Un poète, mademoiselle,

n'est pas plus la poésie que la graine n'est la fleur.

— Butscha, je n'ai jamais vu un homme si beau.

— La beauté, mademoiselle, est un voile qui sert souvent à cacher bien des imperfections...

— C'est le cœur le plus angélique du ciel...

— Fasse Dieu que vous ayez raison, dit le nain en joignant les mains, et soyez heureuse! Cet homme aura, comme vous, un serviteur dans Jean Butscha. Je ne serai plus notaire alors, je vais me jeter dans l'étude, dans les sciences...

— Et pourquoi?

— Eh! mademoiselle, pour élever vos enfants, si vous daignez me permettre d'être leur précepteur... Ah! si vous vouliez agréer un conseil? Tenez, laissez-moi faire : je saurai pénétrer la vie et les mœurs de cet homme, découvrir s'il est bon, s'il est colère, s'il est doux; s'il aura ce respect que vous méritez, s'il est capable d'aimer absolument, en vous préférant à tout, même à son talent...

— Qu'est-ce que cela fait, si je l'aime? dit-elle naïvement.

— Eh! c'est vrai, s'écria le bossu.

En ce moment madame Mignon di-

sait à ses amis : — Ma fille a vu ce matin celui qu'elle aime !

— Ce serait donc ce gilet soufre qui t'a tant intrigué, Latournelle, s'écria la notaresse. Ce jeune homme avait une jolie petite rose blanche à sa boutonnière...

— Ah ! dit la mère, le signe de reconnaissance.

— Il avait, reprit la notaresse, la rosette d'officier de la Légion-d'Honneur. C'est un homme charmant ! mais nous nous trompons ! Modeste n'a pas relevé son voile ; elle était fagotée comme une pauvresse, et...

— Et, dit le notaire, elle se disait malade, mais elle vient d'ôter sa mar-

motte et se porte comme un charme...

— C'est incompréhensible ! s'écria Dumay.

— Hélas ! c'est maintenant clair comme le jour, dit le notaire.

— Mon enfant, dit madame Mignon à Modeste qui rentra suivie de Butscha, n'as-tu pas vu ce matin à l'église un petit jeune homme bien mis, qui portait une rose blanche à sa boutonnière, décoré ?...

— Je l'ai vu, dit Butscha vivement en apercevant à l'attention de chacun le piège où Modeste pouvait tomber, c'est Grindot, le fameux architecte avec qui la ville est en marché pour la restauration de l'église, il est venu de

Paris, je l'ai trouvé ce matin examinant l'extérieur, quand je suis parti pour Sainte-Adresse.

— Ah! c'est un architecte, il m'a bien intriguée, dit Modeste à qui le nain avait ainsi donné le temps de se remettre.

Dumay regarda Butscha de travers. Modeste avertie se composa un maintien impénétrable. La défiance de Dumay fut excitée au plus haut point, et il se proposa d'aller le lendemain à la Mairie afin de savoir si l'architecte attendu s'était en effet montré au Hâvre. De son côté, Butscha très-inquiet de l'avenir de Modeste, prit le parti d'aller à Paris espionner Canalis.

Gobenheim vint faire le wisth et comprima par sa présence tous les sentiments en fermentation.

Modeste attendait avec une sorte d'impatience l'heure du coucher de sa mère : elle voulait écrire, elle n'écrivait jamais que pendant la nuit, et voici la lettre que lui dicta l'amour, quand elle crut tout le monde endormi.

Une lettre comme vous voudriez en recevoir.

XXXV.

XXIV.

A MONSIEUR DE CANALIS.

« Ah ! mon ami bien-aimé ! quels » atroces mensonges que vos portraits » exposés aux vitres des marchands de » gravures ! Et moi qui faisais mon bon-

» heur de cette horrible lithographie!
» Je suis honteuse d'aimer un homme
» si beau. Non, je ne saurais imaginer
» que les Parisiennes soient assez stupi-
» des pour ne pas avoir vu toutes que
» vous étiez leur rêve accompli. Vous,
» délaissé? vous, sans amour?...

» Je ne crois plus un mot de ce que
» vous m'avez écrit sur votre vie obs-
» cure et travailleuse, sur votre dévoû-
» ment à un idole, cherchée en vain
» jusqu'aujourd'hui. Vous avez été trop
» aimé, monsieur; votre front, pâle et
» suave comme la fleur d'un magnolia,
» le dit assez, et je serai malheureuse.
» Que suis-je, moi, maintenant?...

» Ah! pourquoi m'avoir appelée à la

» vie ! En un moment j'ai senti que ma
» pesante enveloppe me quittait. Mon
» âme a brisé le cristal qui la retenait
» captive, elle a circulé dans mes vei-
» nes. Enfin, le froid silence des choses
» a cessé tout-à-coup pour moi. Tout,
» dans la nature, m'a parlé. La vieille
» église m'a semblé lumineuse; ses
» voûtes, brillant d'or et d'azur comme
» celles d'une cathédrale italienne, ont
» scintillé sur ma tête. Les sons mélo-
» dieux que les anges chantent aux
» martyrs et qui leur font oublier les
» souffrances ont accompagné l'orgue.
» Les horribles pavés du Hâvre m'ont
» paru comme un chemin fleuri. J'ai
» reconnu dans la mer une vieille amie
» dont le langage plein de sympathies

» pour moi ne m'était pas assez connu.
» J'ai vu clairement que les roses de
» mon jardin et de ma serre m'adorent
» depuis longtemps et me disaient tout
» bas d'aimer, elles ont souri toutes à
» mon retour de l'église, et j'ai enfin en-
» tendu votre nom de Melchior mur-
» muré par les cloches des fleurs, je l'ai
» lu écrit sur les nuages !

» Oui, me voilà vivante, grâce à toi !
» poète plus beau que ce froid et com-
» passé lord Byron, dont le visage est
» aussi terne que le climat anglais.
» Epousée par un seul de tes regards
» d'Orient qui a percé mon voile noir,
» tu m'as jeté ton sang au cœur, il m'a
» rendue brûlante de la tête aux pieds !

» Ah ! nous ne sentons pas la vie ainsi,
» quand notre mère nous la donne. Un
» coup que tu recevrais m'atteindrait
» au moment même, et mon existence
» ne s'explique plus que par ta pensée.
» Je sais à quoi sert la divine harmonie
» de la musique, elle fut inventée par
» les anges pour exprimer l'amour.

» Avoir du génie et être beau, mon
» Melchior, c'est trop ! A sa naissance,
» un homme devrait opter. Mais quand
» je songe aux trésors de tendresse et
» d'affection que vous m'avez montrés
» depuis un mois surtout, je me de-
» mande si je rêve. Non, vous me ca-
» chez un mystère ! Quelle femme vous
» cédera sans mourir ? Ah ! la jalousie

» est entrée dans mon cœur avec un » amour auquel je ne croyais pas. Pou- » vais-je imaginer un pareil incendie? » Quelle inconcevable et nouvelle fan- » taisie? je te voudrais laid, maintenant! » Quelles folies ai-je faites en ren- » trant!

» Tous les dahlias jaunes m'ont rap- » pelé votre joli gilet, toutes les roses » blanches ont été mes amies, et je les » ai saluées par un regard qui vous ap- » partenait, comme tout moi! La cou- » leur des gants qui moulaient les mains » du gentilhomme, tout, jusqu'au bruit » des pas sur les dalles, tout se repré- » sente à mon souvenir avec tant de fi- » délité que, dans soixante ans, je re-

» verrai les moindres choses de cette
» fête, telles que la couleur particulière
» de l'air, le reflet du soleil qui miroi-
» tait sur un pilier, j'entendrai la prière
» que vous avez interrompue, je respi-
» rerai l'encens de l'autel, et je croirai
» sentir au-dessus de nos têtes les mains
» du curé qui nous a bénis tous deux
» au moment où tu passais, en donnant
» sa dernière bénédiction ! Ce bon abbé
» Marcellin nous a mariés déjà ! Le plai-
» sir surhumain de ressentir ce monde
» nouveau d'émotions inattendues, ne
» peut-être égalé que par la joie que
» j'éprouve à vous les dire, à renvoyer
» tout mon bonheur à celui qui le verse
» dans mon âme avec la libéralité d'un
» Soleil. Aussi plus de voiles, moi bien-

» aimé ! Venez ! oh ! revenez prompte-
» ment. Je me démasque avec plai-
» sir.

» Vous avez dû sans doute entendre
» parler de la maison Mignon du Hâvre?
» Eh ! bien, j'en suis, par l'effet d'un
» irréparable malheur, l'unique héri-
» tière. Ne faites pas fi de nous, descen-
» dant d'un preux de l'Auvergne ! les
» armes des Mignon de La Bastie ne
» déshonoreront pas celles des Canalis.
» Nous portons *de gueules à une bande*
» *de sable chargée de quatre besants d'or*,
» *et à chaque quartier une croix d'or pa-*
» *triarcale, avec un chapeau de cardinal*
» *pour cimier et les* fiocchi *pour supports.*
» Cher, je serai fidèle à notre devise :

» *Una fides, unus dominus.* La vraie foi,
» et un seul maître.

» Peut-être, mon ami, trouverez-
» vous quelque sarcasme dans mon
» nom, après tout ce que je viens de
» faire et ce que je vous avoue ici. Je
« me nomme Modeste. Ainsi je ne
» vous ai jamais trompé en signant O.
» d'Este—M.

» Je ne vous ai point abusé davantage
» en vous parlant de ma fortune; elle
» atteindra, je crois, à ce chiffre qui
» vous a rendu si vertueux. Et je sais si
» bien que, pour vous, la fortune est
» une considération sans importance,
» que je vous en parle avec simpli-
» cité.

» Néanmoins, laissez-moi vous dire » combien je suis heureuse de pouvoir » donner à notre bonheur la liberté » d'action et de mouvements que pro- » cure la fortune, de pouvoir dire : — » Allons! quand la fantaisie de voir un «pays nous prendra, de voler dans une » bonne calèche, assis à côté l'un de » l'autre, sans nul souci d'argent, enfin » heureuse de pouvoir vous donner le » droit de dire au roi : — J'ai la fortune » que vous voulez à vos pairs !... En ceci, » Modeste Mignon vous sera bonne à » quelque chose, et son or aura la plus » noble des destinations.

» Quant à votre servante, vous l'avez » vue une fois, à sa fenêtre, en désha- » billé... Oui, la blonde fille d'Ève la

» blonde était votre inconnue; mais
» combien la Modeste d'aujourd'hui res-
» semble peu à celle de ce jour-là!
» L'une était dans un linceul, et l'autre
» (vous l'ai-je bien dit) a reçu de vous
» la vie de la vie. L'amour pur et per-
» mis, l'amour que mon père, en-
» fin revenu de voyage et riche autori-
» sera, m'a relevé de sa main, à la fois
» enfantine et puissante, du fond de
» cette tombe où je dormais! Vous
» m'avez éveillée comme le soleil
» éveille les fleurs. Le regard de votre
» aimée n'est plus le regard de cette
» petite Modeste si hardie? oh! non, il
» est confus, il entrevoit le bonheur et
» il se voile sous de chastes paupières.

» Aujourd'hui j'ai peur de ne pas

» mériter mon sort! Le roi s'est montré
» dans sa gloire, mon seigneur n'a plus
» qu'une sujette qui lui demande par-
» don de ses libertés grandes, comme le
» joueur aux dés pipés après avoir es-
» croqué le chevalier de Grammont.»

Va, poète chéri, je serai ta Mignon;
» mais une Mignon plus heureuse que
» celle de Goethe, car tu me laisseras
» dans ma patrie, dans ton cœur.

» Au moment où je trace ce vœu de
» fiancée, un rossignol du parc Vilquin
» vient de me répondre pour toi. Oh!
» dis-moi bien vite que le rossignol, en
» filant sa note si pure, si nette, si
» pleine, qui m'a rempli le cœur de

» joie et d'amour, comme une Annon-
» ciation, n'a pas menti?...

» Mon père passera par Paris, il vien-
» dra de Marseille; la maison Monge-
» nod, dont il a été le correspondant,
» saura son adresse; allez le voir, mon
» Melchior aimé, dites-lui que vous
» m'aimez, et n'essayez pas de lui dire
» combien je vous aime, faites que ce
» soit toujours un secret entre nous et
» Dieu! Moi, cher adoré, je vais tout
» dire à ma mère.

» La fille des Wallenrod Tustall-Bar-
» tenstild me donnera raison par des
» caresses, elle sera tout heureuse de
» notre poème si secret, si romanesque,
» humain et divin tout ensemble! Vous

» avez l'aveu de la fille, ayez le consen-
» tement du comte de La Bastie, père de

» Votre MODESTE.

» *P. S.* — Surtout ne venez pas au
» Hâvre sans avoir obtenu l'agrément
» de mon père; et si vous m'aimez, vous
» saurez le trouver à son passage à Pa-
» ris.

— Que faites-vous donc à cette heure, mademoiselle Modeste? demanda Dumay.

— J'écris à mon père, répondit-elle au vieux soldat, n'avez-vous pas dit que vous partiez demain?

Dumay n'eut rien à répondre, il ren-

tra se coucher, et Modeste se mit à écrire une longue lettre à son père.

Le lendemain, Françoise Cochet, tout effrayée en voyant le timbre du Hâvre, vint au Chalet remettre à sa jeune maîtresse la lettre suivante en emportant celle que Modeste avait écrite.

A MADEMOISELLE O. D'ESTE-M.

« Mon cœur m'a dit que vous étiez » la femme si soigneusement voilée et » déguisée, placée entre monsieur et » madame Latournelle qui n'ont qu'un » enfant, un fils.

» Ah! chère aimée, si vous êtes dans

» une condition modeste, sans éclat, sans » illustration, sans fortune même, vous » ne savez pas quelle serait ma joie !

» Vous devez me connaître mainte- » nant, pourquoi ne me diriez-vous pas » la vérité? Moi je ne suis poète que par » l'amour, et par le cœur, par vous. » Oh ! quelle puissance d'affection ne » faut-il pas pour rester ici, dans cet » hôtel de Normandie, et ne pas monter à » Ingouville que je vois de mes fenêtres ! » M'aimerez-vous comme je vous aime ? » S'en aller du Hâvre à Paris dans cette » incertitude, n'est-ce pas être puni » d'aimer, autant que si l'on avait com- » mis un crime? J'ai obéi aveuglément.

» Oh ! que j'aie promptement une

» lettre, car si vous avez été mysté-
» rieuse, je vous ai rendu mystère pour
» mystère, et je dois enfin jeter le masque
» de l'incognito, vous dire le poète que
» je suis et abdiquer la gloire qui me
» fut prêtée. »

Cette lettre inquiéta vivement Modeste, elle ne put reprendre la sienne que Françoise avait déjà mise à la poste quand elle chercha la signification des dernières lignes en les relisant; mais elle monta chez elle, et fit une réponse où elle demandait des explications.

Les choses se compliquent.

XXXVI.

Pendant ces petits événements, il s'en passait d'aussi petits au Hâvre, et qui devaient faire oublier cette inquiétude à Modeste.

Dumay, descendu de bonne heure en ville, y sut promptement que nul architecte n'était arrivé l'avant-veille. Furieux du mensonge de Butscha qui révélait une complicité dont il lui fallait raison, il courut de la Mairie chez les Latournelle.

—Où donc est votre sieur Butscha?... demanda-t-il à son ami le notaire en ne trouvant pas le clerc à l'étude.

— Butscha, mon cher, il est sur la route de Paris, la vapeur l'emmène. Il a rencontré ce matin, de grand matin, sur le port, un matelot qui lui a dit que son père, ce matelot suédois est riche. Le père de Butscha serait allé dans

les Indes, il aurait servi un prince, les Marhattes, et il est à Paris.

— Des contes! des infamies! des farces! Oh! je trouverai ce damné bossu, je vais alors exprès à Paris, pour ça! s'écria Dumay. Butsch a nous trompe, il sait quelque chose de Modeste, et ne nous en a rien dit. S'il trempe là-dedans!... il ne sera jamais notaire, je le rendrai à sa mère, à la boue, en le...

—Voyons, mon ami, ne pendons jamais personne sans procès, répliqua Latournelle effrayé de l'exaspération de Dumay.

Après avoir expliqué sur quoi ses soupçons étaient fondés, Dumay pria madame Latournelle de tenir compa-

nie à Modeste au Chalet pendant son absence.

— Vous trouverez le colonel à Paris, dit le notaire. Au mouvement des ports, ce matin dans le *Journal du Commerce*, il y a, sous la rubrique de Marseille... Tenez, voyez! dit-il en présentant la feuille. «*Le Bettina-Mignon*, capitaine Mignon, entré du 6 octobre, » et nous sommes aujourd'hui le 17. Tout le Hâvre sait en ce moment l'arrivée du patron...

Dumay pria Gobenheim de se passer de lui désormais, il remonta sur-le-champ au Chalet, et il entrait au moment où Modeste venait de cacheter la lettre à son père et celle à Canalis.

Hormis l'adresse, ces deux lettres étaient exactement pareilles, comme enveloppe et comme volume. Modeste crut avoir posé celle de son père sur celle de son Melchior et avait fait tout le contraire.

Cette erreur, si commune dans le cours des petites choses de la vie, occasionna la découverte de son secret par sa mère et par Dumay. Le lieutenant parlait avec chaleur à madame Mignon dans le salon, en lui confiant les nouvelles craintes engendrées par la duplicité de Modeste et par la complicité de Butscha.

— Allez, madame, s'écria-t-il, c'est un serpent que nous avons réchauffé

dans notre sein, il n'y a pas de place pour une âme chez ces bouts d'hommes-là!...

Modeste mit dans la poche de son tablier la lettre pour son père en croyant y mettre celle destinée à son amant, et descendit avec celle de Canalis à la main, en entendant Dumay parler de son départ immédiat pour Paris.

— Qu'avez-vous donc contre mon pauvre nain mystérieux, et pourquoi criez-vous? dit Modeste en se montrant à la porte du salon.

— Butscha, mademoiselle est parti pour Paris ce matin, et vous savez sans doute pourquoi!... Ce sera pour y aller intriguer avec ce soi-disant petit archi-

tecte à gilet jaune-soufre qui, par malheur pour le mensonge du bossu, n'est pas encore arrivé...

Modeste fut saisie, elle devina que le nain était parti pour procéder à une enquête sur les mœurs de Canalis, elle pâlit, et s'assit.

— Je le rejoindrai, je le retrouverai, dit Dumay. C'est sans doute la lettre pour monsieur votre père, dit-il en tendant la main, je l'enverrai chez Mongenod, pourvu que nous ne nous croisions pas en route, mon colonel et moi!...

Modeste donna la lettre. Le petit Dumay qui lisait sans lunettes, regarda machinalement l'adresse.

— Monsieur le baron de Canalis, rue de Paradis-Poissonnière, n° 29... s'écria Dumay. Qu'est-ce que cela veut dire?...

— Ah! ma fille, voilà l'homme que tu aimes! s'écria madame Mignon, les stances sur lesquelles tu as fait ta musique sont de lui...

— Et c'est son portrait que vous avez là-haut, encadré? dit Dumay.

— Rendez-moi cette lettre, monsieur Dumay!... dit Modeste qui se dressa comme une lionne défendant ses petits.

— La voici, mademoiselle, répondit le lieutenant.

Modeste remit la lettre dans son corset et tendit à Dumay celle destinée à son père.

— Je sais ce dont vous êtes capable, Dumay, dit-elle; mais si vous faites un seul pas vers monsieur de Canalis, j'en fais un dehors la maison où je ne reviendrai jamais!

— Vous allez tuer votre mère, mademoiselle, répondit Dumay qui sortit et appela sa femme.

La pauvre mère s'était évanouie, atteinte au cœur par la fatale phrase de Modeste.

— Adieu, ma femme, dit le Breton en embrassant la petite Américaine,

sauve la mère, je vais aller sauver la fille.

Il laissa Modeste et madame Dumay près de madame Mignon, fit ses préparatifs de départ en quelques instants et descendit au Hâvre.

Une heure après, il voyageait en poste avec cette rapidité que la passion ou la spéculation impriment seules aux roues.

Bientôt rappelée à la vie par les soins de Modeste, madame Mignon remonta chez elle sur le bras de sa fille, à qui, pour tout reproche, elle dit quand elles furent seules :

— Malheureuse enfant, qu'as-tu fait?

Pourquoi te cacher de moi?... Suis-je donc si sévère?...

— Eh ! j'allais tout te dire naturellement..... répondit la jeune fille en pleurs.

Elle raconta tout à sa mère, elle lui lut les lettres et les réponses, elle effeuilla dans le cœur de la bonne Allemande, pétale à pétale, la rose de son poème; elle y passa la moitié de la journée.

Quand la confidence fut achevée, quand elle aperçut presque un sourire sur les lèvres de la trop indulgente aveugle, elle se jeta sur elle tout en pleurs.

— O ma mère ! dit-elle au milieu

de ses sanglots, vous dont le cœur, tout or et tout poésie, est comme un vase d'élection pétri par Dieu pour contenir l'amour pur, unique et céleste, qui remplit toute la vie... vous que je veux imiter en n'aimant au monde que mon mari, vous devez comprendre combien sont amères les larmes que je répands en ce moment et qui mouillent vos mains..... Ce papillon, aux ailes diaprées, cette double et belle âme élevée avec des soins maternels par votre fille, mon amour, mon saint amour, ce mystère animé, vivant, tombe en des mains vulgaires qui vont déchirer ses ailes et ses voiles sous le triste prétexte de m'éclairer, de savoir si le génie est correct comme un banquier, si mon Melchior

est capable d'amasser des rentes, s'il a quelque passion à dénouer, s'il n'est pas coupable, aux yeux des bourgeois, de quelque épisode de jeunesse qui, maintenant, est à notre amour ce qu'est un nuage au soleil. Que vont-ils faire? Tiens, voilà ma main, j'ai la fièvre : ils me feront mourir.

Modeste, prise d'un frisson mortel, fut obligée de se mettre au lit, et donna les plus vives inquiétudes à sa mère, à madame Latournelle et à madame Dumay, qui la gardèrent pendant le voyage du lieutenant à Paris, où la logique des événements transporta le drame pour un instant.

Morale à méditer.

XXXVII.

Les gens véritablement modestes, comme l'est Ernest de La Brière, mais surtout ceux qui, sachant leur valeur, ne sont ni aimés, ni appréciés, com-

prendront les jouissances infinies dans lesquelles le Référendaire se complut en lisant la lettre de Modeste.

Après l'avoir trouvé spirituel et grand par l'âme, sa jeune, sa naïve et rusée maîtresse le trouvait beau. Cette flatterie est la flatterie suprême. Et pourquoi? La beauté, sans doute, est la signature du maître sur l'œuvre où il a empreint son âme; c'est la divinité qui se manifeste; et, la voir là où elle n'est pas, la créer par la puissance d'un regard enchanté, n'est-ce point le dernier mot de l'amour? Aussi, le pauvre Référendaire s'écria-t-il, dans un ravissement d'auteur applaudi : — Enfin, je suis aimé!

Quand une femme, courtisane ou jeune fille, a laissé échapper cette phrase : « Tu es beau! » fût-ce un mensonge; si un homme ouvre son crâne épais au subtil poison de ce mot, il est attaché par des liens éternels à cette menteuse charmante, à cette femme vraie ou abusée : elle devient alors son monde, il a soif de cette attestation, il ne s'en lassera jamais, fût-il prince.

Ernest se promena fièrement dans sa chambre, il se mit de trois-quarts, de profil, de face devant la glace, il essaya de se critiquer; mais une voix diaboliquement persuasive lui disait : Modeste a raison ! Et il revint à la let-

tre, il la relut, il vit sa blonde céleste, il lui parla! Puis, au milieu de son extase, il fut atteint par cette atroce pensée : — Elle me croit Canalis, et elle est millionnaire!.... Tout son bonheur tomba comme tombe un homme qui, parvenu somnambuliquement sur la cime d'un toit, entend une voix, avance et s'écrase sur le pavé.

— Sans l'auréole de la gloire, je serais laid, s'écria-t-il. Dans quelle situation affreuse me suis-je mis!

La Brière était trop l'homme de ses lettres, il était trop le cœur noble et pur qu'il avait laissé voir, pour hésiter à la voix de l'honneur. Il résolut aussitôt d'aller tout avouer au père de Mo-

deste s'il était à Paris, et de mettre Canalis au fait du dénoûment sérieux de leur plaisanterie parisienne. Pour ce délicat jeune homme, l'énormité de la fortune fut une raison déterminante. Il ne voulut pas surtout être soupçonné d'avoir fait servir à l'escroquerie d'une dot les entraînements de cette correspondance, si sincère de son côté.

Les larmes lui vinrent aux yeux pendant qu'il allait de chez lui, rue Chantereine, chez le banquier Mongenod, dont la fortune, les alliances et les relations, étaient en partie l'ouvrage du ministre, son protecteur à lui.

Au moment où La Brière consultait le chef de la maison Mongenod, et pre-

nait toutes les informations que nécessitait son étrange position, il se passa chez Canalis une scène que le brusque départ de l'ancien lieutenant peut faire prévoir.

Rencontre entre le poète de l'école angélique et un soldat de Napoléon, où le soldat est complètement en déroute.

XXXVIII.

En vrai soldat de l'école impériale, Dumay, dont le sang breton avait bouillonné pendant le voyage, se représentait un poète comme un drôle sans con-

séquence, un farceur à refrains, logé dans une mansarde, vêtu de drap noir blanchi sur toutes les coutures, dont les bottes ont quelquefois des semelles, dont le linge est anonyme, qui se rince le nez avec les doigts, ayant enfin toujours l'air de tomber de la lune quand il ne griffonne pas à la manière de Butscha.

Mais l'ébullition qui grondait dans sa cervelle et dans son cœur reçut comme une application d'eau froide, quand il entra dans le joli hôtel habité par le poète, quand il vit dans la cour un valet nettoyant une voiture, quand il aperçut dans une magnifique salle-à-manger un valet vêtu comme un ban-

quier et à qui le groom l'avait adressé, lequel lui répondit, en le toisant, que monsieur le baron n'était pas visible.

— Il y a, dit-il en finissant, séance pour monsieur le baron au Conseil-d'État aujourd'hui...

— Suis-je bien ici, dit Dumay, chez monsieur Canalis, auteur de quelques poésies?...

— Monsieur le baron de Canalis, répondit le valet de chambre, est bien le grand poète dont vous parlez; mais il est aussi Maître des Requêtes au Conseil-d'État, et attaché au Ministère des Affaires étrangères.

Dumay, qui venait pour souffleter

un *poâcre,* selon son expression méprisante, trouvait un haut fonctionnaire de l'État. Le salon où il attendit, remarquable par sa magnificence, offrit à ses méditations la brochette de croix qui brille sur l'habit noir de Canalis, laissé sur une chaise par le valet de chambre. Bientôt ses yeux furent attirés par l'éclat et la façon d'une coupe en vermeil, où ces mots : *Donné par* MADAME, le frappèrent. Puis en regard, sur un socle, il vit un vase de porcelaine de Sèvres, sur lequel était gravé : *Donné par madame la* DAUPHINE.

Ces avertissements muets firent rentrer Dumay dans son bon sens, pendant que le valet de chambre deman-

dait à son maître s'il voulait recevoir un inconnu venu tout exprès du Hâvre pour le voir, un nommé Dumay.

— Qu'est-ce? dit Canalis.

— Un homme propre, décoré...

Sur un signe d'assentiment, le valet de chambre sortit et revint, il annonça :

— Monsieur Dumay.

Quand il s'entendit annoncer, quand il fut devant Canalis, au milieu d'un cabinet aussi riche qu'élégant, les pieds sur un tapis tout aussi beau que le plus beau de la maison Mignon, et qu'il reçut le regard apprêté du poète, qui jouait avec les glands de sa somptueuse robe de chambre, Dumay fut si com-

plètement interdit qu'il se laissa interpeller par le grand homme.

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur?

— Monsieur... dit Dumay qui resta debout.

— Si vous en avez pour longtemps, fit Canalis en interrompant, je vous prierai de vous asseoir...

Et Canalis se plongea dans son fauteuil à la Voltaire, se croisa les jambes, éleva la supérieure en la dandinant à la hauteur de l'œil, regarda fixement Dumay, qui se trouva, selon son expression soldatesque, entièrement *mécanisé*.

— Je vous écoute, monsieur, dit le

poète, mes moments sont précieux, le ministre m'attend.

— Monsieur, reprit Dumay, je serai bref. Vous avez séduit, je ne sais comment, une jeune demoiselle du Hâvre, belle et riche, le dernier, le seul espoir de deux nobles familles, et je viens vous demander quelles sont vos intentions?

Canalis qui, depuis trois mois, s'occupait d'affaires graves, qui voulait être fait commandeur de la Légion-d'Honneur, et devenir ministre dans une cour d'Allemagne, avait complètement oublié la lettre du Hâvre.

— Moi! s'écria-t-il.

— Vous, répéta Dumay.

— Monsieur, répondit Canalis en souriant, je ne sais pas plus ce que vous voulez me dire que si vous me parliez hébreu. Moi séduire une jeune fille!... moi qui...

Un superbe sourire se dessina sur les lèvres de Canalis.

— Allons donc, monsieur ! je ne suis pas assez enfant pour m'amuser à voler un petit fruit sauvage, quand j'ai de beaux et bons vergers où mûrissent les plus belles pêches du monde. Tout Paris sait où mes affections sont placées. Qu'il y ait, au Hâvre, une jeune fille prise de quelque admiration, dont je ne suis pas digne, pour les vers que j'ai

faits, mon cher monsieur, cela ne m'étonnerait pas ! Rien de plus ordinaire. Tenez, voyez, regardez ce beau coffre d'ébène incrusté de nacre, et garni de fer travaillé comme de la dentelle. Ce coffre vient du pape Léon X; il me fut donné par la duchesse de Chaulieu, qui le tenait du roi d'Espagne; je l'ai destiné à contenir toutes les lettres que je reçois, de toutes les parties de l'Europe, de femmes ou de jeunes personnes inconnues..... J'ai le plus profond respect pour ces bouquets de fleurs, coupées à même l'âme, envoyés dans un moment d'exaltation vraiment respectable. Oui, pour moi, l'élan d'un cœur est une noble et sublime chose ! D'autres, des railleurs, roulent ces let-

tres pour en allumer leurs cigares, ou les donnent à leurs femmes, qui s'en font des papillotes; mais, moi, qui suis garçon, monsieur, je suis trop délicat pour ne pas conserver ces offrandes si naïves, si désintéressées, dans une espèce de tabernacle; enfin, je les recueille avec une sorte de vénération, et, à ma mort, je les ferai brûler sous mes yeux. Tant pis pour ceux qui me trouveront ridicule! Que voulez-vous, j'ai de la reconnaissance, et ces témoignages-là m'aident à supporter les critiques, les ennuis de la vie littéraire. Quand je reçois dans le dos l'arquebusade d'un ennemi embusqué dans un journal, je regarde cette cassette, et je me dis : — Il est, çà et là, quelques âmes dont les

blessures ont été guéries, ou amusées, ou pansées par moi...

Cette poésie, débitée avec le talent d'un grand acteur, pétrifia le petit caissier, dont les yeux s'agrandissaient, et dont l'étonnement amusa le grand poète.

— Pour vous, dit ce paon qui faisait la roue, et par égard pour une position que j'apprécie, je vous offre d'ouvrir ce trésor, vous verrez à y chercher votre jeune fille; mais je sais mon compte, je retiens les noms, et vous êtes dans une erreur que...

— Et voilà donc ce que devient, dans ce gouffre de Paris, une pauvre enfant? s'écria Dumay, l'amour de ses parents,

la joie de ses amis, l'espérance de tous, caressée par tous, l'orgueil d'une maison, et à qui six personnes dévouées font de leurs cœurs et de leurs fortunes un rempart contre tout malheur...

Dumay reprit après une pause :

— Tenez, monsieur, vous êtes un grand poète, et je ne suis qu'un pauvre soldat..... Pendant quinze ans que j'ai servi mon pays, et dans les derniers rangs, j'ai reçu le vent de plus d'un boulet dans la figure; j'ai traversé la Sibérie, où je suis resté prisonnier; les Russes m'ont jeté sur un kibit comme une chose; j'ai tout souffert; enfin, j'ai vu mourir des tas de camarades... Eh! bien, vous venez de me donner froid

dans mes os, ce que je n'ai jamais senti!...

Dumay crut avoir ému le poète; il l'avait flatté, chose presque impossible, car l'ambitieux ne se souvenait plus de la première fiole embaumée que l'Éloge lui avait cassée sur la tête.

— Hé! mon brave! dit solennellement le poète en posant sa main sur l'épaule de Dumay, et trouvant drôle de faire frissonner un soldat impérial, cette jeune fille est tout pour vous..... mais dans la société, qu'est-ce?... rien. En ce moment, le mandarin le plus utile à la Chine tourne l'œil en dedans et met l'empire en deuil!.... cela vous fait-il beaucoup de chagrin? Les An-

glais tuent dans l'Inde des milliers de gens qui nous valent, et l'on y brûle, à la minute où je vous parle, la femme la plus ravissante; mais vous n'en avez pas moins déjeuné d'une tasse de café. En ce moment même, il se trouve dans Paris des mères de famille qui sont sur la paille, et qui mettent un enfant au monde sans linge pour le recevoir !.... voici du thé délicieux dans une tasse de cinq louis, et j'écris des vers pour faire dire aux Parisiennes : *Charmant! charmant*! *divin*! *délicieux*! *cela va à l'âme.* La nature sociale, de même que la nature elle-même, est une grande oublieuse. Vous vous étonnerez, dans dix ans, de votre démarche. Vous êtes dans une ville où l'on meurt, où l'on se ma-

rie, où l'on s'idolâtre dans un rendez-vous, où la jeune fille s'asphyxie, où l'homme de génie et sa cargaison de thèmes, gros de bienfaits humanitaires, sombrent les uns à côté des autres, souvent sous le même toit, sans le savoir, en s'ignorant. Et vous venez nous demander de nous évanouir de douleur à cette question vulgaire : Une jeune fille du Hâvre est-elle ou n'est-elle pas?.... Oh !... mais vous êtes....

— Et vous vous dites poète, s'écria Dumay; mais vous ne sentez donc rien !..

— Eh ! si nous éprouvions les misères ou les joies que nous chantons, nous serions usés en quelques mois,

comme de vieilles bottes !... dit le poète en souriant. Tenez, vous ne devez pas être venu du Hâvre à Paris et chez Canalis, pour n'en rien rapporter. Soldat (Canalis eut la taille et le geste d'un héros d'Homère)! apprenez ceci du poète : Tout grand sentiment est un poème tellement individuel, que votre meilleur ami, lui-même, ne s'y intéresse pas. C'est un trésor qui n'est qu'à vous, c'est...

— Pardon de vous interrompre, dit Dumay qui contemplait Canalis avec horreur, êtes-vous venu au Hâvre?.....

— J'y ai passé une nuit et un jour, dans le printemps de 1824, en allant à Londres.

— Vous êtes un homme d'honneur, reprit Dumay, pouvez-vous me donner votre parole de ne pas connaître mademoiselle Modeste Mignon?...

— Voici la première fois que ce nom frappe mon oreille, répondit Canalis.

— Ah! monsieur, s'écria Dumay, dans quelle ténébreuse intrigue vais-je donc mettre le pied?... Puis-je compter sur vous pour être aidé dans mes recherches, car on a, j'en suis sûr, abusé de votre nom! Vous auriez dû recevoir hier une lettre du Hâvre!...

— Je n'ai rien reçu! Soyez sûr que je ferai, monsieur, dit Canalis,

tout ce qui dépendra de moi pour vous être utile...

Dumay se retira, le cœur plein d'anxiété, croyant que l'affreux Butscha s'était mis dans la peau de ce grand poète pour séduire Modeste; tandis qu'au contraire Butscha, spirituel et fin autant qu'un prince qui se venge, plus habile qu'un espion, fouillait alors la vie et les actions de Canalis, en échappant par sa petitesse à tous les yeux, comme un insecte qui fait son chemin dans l'aubier d'un arbre.

Une idée de père.

XXXIX.

A peine le Breton était-il sorti que La Brière entra dans le cabinet de son ami. Naturellement Canalis parla de la visite de cet homme du Hâvre...

— Ah ! dit Ernest, Modeste Mignon ! je viens exprès à cause de cette aventure.

— Ah, bah ! s'écria Canalis, aurais-je donc triomphé par procureur?...

— Eh ! oui, voilà le nœud du drame. Mon ami, je suis aimé par la plus charmante fille du monde, belle à briller parmi les plus belles à Paris, du cœur et de la littérature autant qu'une Clarisse Harlowe, elle m'a vu, je lui plais, et elle me croit le grand Canalis !... Ce n'est pas tout. Modeste Mignon est de haute naissance, et Mongenod vient de me dire que le père, le comte de La Bastie, doit avoir quelque chose comme

six millions... Ce père est arrivé depuis trois jours, et je viens de lui faire demander un rendez-vous à deux heures par Mongenod, qui, dans son petit mot, lui dit qu'il s'agit du bonheur de sa fille.... Tu comprends, qu'avant d'aller trouver le père, je devais tout t'avouer.

— Dans le nombre de ces fleurs écloses au soleil de la gloire, dit emphatiquement Canalis, il s'en trouve une magnifique, portant, comme l'oranger, ses fruits d'or parmi les mille parfums de l'esprit et de la beauté réunis, un élégant arbuste, une tendresse vraie, un bonheur entier, et il m'échappe !...

Canalis regarda son tapis, pour ne pas laisser lire dans ses yeux.

— Comment, reprit-il après une pause où il reprit son sang-froid, comment deviner à travers les senteurs enivrantes de ces jolis papiers façonnés, de ces phrases qui portent à la tête, le cœur vrai, la jeune fille, la jeune femme chez qui l'amour prend les livrées de la flatterie et qui nous aime pour nous, qui nous apporte la félicité?.... il faudrait être un ange ou un démon, et je ne suis qu'un ambitieux maître des requêtes... Ah! mon ami, la gloire fait de nous un but que mille flèches visent! L'un de nous a dû son riche mariage à l'une des pièces hy-

drauliques de sa poésie, et moi, plus caressant, plus homme à femmes que lui, j'aurai manqué le mien... car, l'aimes-tu, cette pauvre fille?... dit-il en regardant La Brière.

— Oh! fit La Brière.

— Eh bien! dit le poète en prenant le bras de son ami et s'y appuyant, sois heureux, Ernest! Par hasard, je n'aurai pas été ingrat avec toi! Te voilà richement récompensé de ton dévoûment, car je me prêterai généreusement à ton bonheur.

Canalis enrageait; mais il ne pouvait se conduire autrement, et alors il tirait parti de son malheur en s'en faisant un piédestal. Une larme mouilla

les yeux du jeune Référendaire, il se jeta dans les bras de Canalis et l'embrassa.

— Ah ! Canalis, je ne te connaissais pas du tout !...

— Que veux-tu?.. Pour faire le tour d'un monde, il faut du temps, répondit le poète avec son emphatique ironie.

— Songes-tu, dit la Brière, à cette immense fortune?...

— Eh ! mon ami ! ne sera-t-elle pas bien placée?... s'écria Canalis en accompagnant son effusion d'un geste charmant.

— Melchior, dit La Brière, c'est entre nous à la vie et à la mort...

Il serra les mains du poète et le quitta brusquement, il lui tardait de voir monsieur Mignon.

En ce moment, le comte de La Bastie était accablé de toutes les douleurs qui l'attendaient comme une proie. Il avait appris par la lettre de sa fille, la mort de Bettina-Caroline, la cécité de sa femme, et Dumay venait de lui raconter le terrible imbroglio des amours de Modeste.

— Laisse-moi seul, dit-il à son fidèle ami.

Quand le lieutenant eut fermé la porte, le malheureux père se jeta sur un divan, y resta la tête dans ses mains, pleurant de ces larmes rares, maigres qui roulent entre les paupières des gens

de cinquante-six ans, sans en sortir, qui les mouillent, qui se sèchent promptement et qui renaissent, une des dernières rosées de l'automne humain.

— Avoir des enfants chéris, avoir une femme adorée, c'est se donner plusieurs cœurs et les tendre aux poignards!... s'écria-t-il en faisant un bond de tigre et se promenant par la chambre. Être père, c'est se livrer pieds et poings liés au malheur. Si je rencontre ce d'Estourny, je le tuerai! — Ayez donc des filles?... L'une met la main sur un escroc, et l'autre, ma Modeste, sur quoi? sur un lâche qui l'abuse sous l'armure en papier doré d'un poète. Encore si c'était Canalis! il n'y aurait pas grand mal. Mais ce Scapin d'amou-

reux?... je l'étranglerai de mes deux mains... se disait-il en faisant involontairement un geste d'une atroce énergie... Et après?... se demanda-t-il, si ma fille se meurt de chagrin!

Il regarda machinalement par les fenêtres de l'hôtel des Princes, et vint se rasseoir sur son divan où il resta immobile. Les fatigues de six voyages aux Indes, les soucis de la spéculation, les dangers courus, évités, les chagrins avaient argenté la chevelure de Charles Mignon. Sa belle figure militaire, d'un contour si pur, s'était bronzée au soleil de la Malaisie, de la Chine et de l'Asie mineure, elle avait pris un caractère imposant que la douleur rendit sublime en ce moment.

— Et Mongenod qui me dit d'avoir confiance dans le jeune homme qui va venir me parler de ma fille...

Ernest de la Brière fut alors annoncé par l'un des domestiques que le comte de La Bastie s'était attachés pendant ces quatre années et qu'il avait triés dans le nombre de ses subordonnés.

— Vous venez, monsieur, de la part de mon ami Mongenod? dit-il.

— Oui, répondit Ernest qui contempla timidement ce visage aussi sombre que celui d'Othello. Je me nomme Ernest de la Brière, allié, monsieur, à la famille du dernier premier-ministre, et son secrétaire particulier pen-

dant son ministère. A sa chute, son Excellence me mit à la Cour des Comptes où je suis Référendaire de première classe, et où je puis devenir Maître des Comptes...

— En quoi tout ceci peut-il concerner mademoiselle de La Bastie? demanda Charles Mignon.

— Monsieur, je l'aime, et j'ai l'inespéré bonheur d'être aimé d'elle.... Écoutez-moi, monsieur, dit Ernest en arrêtant un mouvement terrible du père irrité, j'ai la plus bizarre confession à vous faire, la plus honteuse pour un homme d'honneur. La plus affreuse punition de ma conduite, naturelle peut-être, n'est pas d'avoir à vous la

révéler... je crains encore plus la fille que le père...

Ernest raconta naïvement et avec la noblesse que donne la sincérité l'avant-scène de ce petit drame domestique, sans omettre les vingt et quelques lettres échangées qu'il avait apportées, ni l'entrevue qu'il venait d'avoir avec Canalis.

Quand le père eut fini la lecture de ces lettres, le pauvre amant, pâle et suppliant, trembla sous les regards de feu que lui jeta le Provençal.

— Monsieur, dit Charles, il ne se trouve en tout ceci qu'une erreur, mais elle est capitale. Ma fille n'a pas six millions, elle a tout au plus deux

cent mille francs de dot et des espérances très-douteuses.

— Ah ! monsieur ! dit Ernest en se levant, se jetant sur Charles Mignon et le serrant, vous m'ôtez un poids qui m'oppressait ! Rien ne s'opposera peut-être plus à mon bonheur !... J'ai des protecteurs, je serai Maître des comptes. N'eût-elle que dix mille francs, fallût-il lui reconnaître une dot, mademoiselle Modeste serait encore ma femme ; et la rendre heureuse, comme vous avez rendu la vôtre, être pour vous un vrai fils.,. (oui, monsieur, je n'ai plus de père), voilà le fond de mon cœur.

Charles Mignon recula de trois pas,

arrêta sur La Brière un regard qui pénétra dans les yeux du jeune homme comme un poignard dans sa gaîne, et il resta silencieux en trouvant la plus entière candeur, la vérité la plus pure sur cette physionomie épanouie, dans ces yeux enchantés.

— Le sort se lasserait-il donc!... se dit-il à demi-voix, et trouverais-je dans ce garçon la perle des gendres? Il se promena très-agité par la chambre.

— Vous devez, monsieur, dit enfin Charles Mignon, la plus entière soumission à l'arrêt que vous êtes venu chercher; car, sans cela, vous joueriez en ce moment la comédie.

— Oh! monsieur...

— Ecoutez-moi, dit le père en clouant sur la place La Brière par un regard. Je ne serai ni sévère, ni dur, ni injuste. Vous subirez et les inconvénients et les avantages de la position fausse dans laquelle vous vous êtes mis. Ma fille croit aimer un des grands poètes de ce temps-ci, et dont la gloire, avant tout, l'a séduite. Eh bien, moi, son père, ne dois-je pas la mettre à même de choisir entre la Célébrité qui fut comme un phare pour elle, et la pauvre Réalité que le hasard lui jette par une de ces railleries qu'il se permet si souvent? Ne faut-il pas qu'elle puisse opter entre Canalis et vous? Je compte sur votre honneur pour vous taire sur ce que je viens de vous dire relative-

ment à l'état de mes affaires. Vous viendrez, vous et votre ami le baron de Canalis, au Hâvre passer cette dernière quinzaine du mois d'octobre. Ma maison vous sera ouverte à tous deux, ma fille aura le loisir de vous observer. Songez que vous devez amener vous-même votre rival et lui laisser croire tout ce qu'on dira de fabuleux sur les millions du comte de La Bastie. Je serai demain au Hâvre, et vous y attends trois jours après mon arrivée. Adieu, monsieur...

Le pauvre La Brière retourna d'un pied très-lent chez Canalis.

En ce moment, seul avec lui-même, le poète pouvait s'abandonner au tor-

rent de pensées que fait jaillir ce second mouvement si vanté par le prince de Talleyrand. Le premier mouvement est la voix de la Nature, et le second est celui de la Société.

— Une fille riche de six millions! et mes yeux n'ont pas vu briller cet or à travers les ténèbres! Avec une fortune si considérable, je serais pair de France, comte, ambassadeur. J'ai répondu à des bourgeoises, à des sottes, à des intrigantes qui voulaient un autographe! Et je me suis lassé de ces intrigues de bal masqué, précisément le jour où Dieu m'envoyait une âme d'élite, un ange aux ailes d'or... Bah, je vais faire un poème sublime, et ce

hasard renaîtra ! Mais est-il heureux, ce petit niais de La Brière, qui s'est pavané dans mes rayons?... Quel plagiat ! Je suis le modèle, il sera la statue ! Nous avons joué la fable de Bertrand et Raton ! Six millions et un ange, une Mignon de la Bastie ! un ange aristocratique aimant la poésie et le poète... Et moi qui montre mes muscles d'homme fort, qui fais des exercices d'Alcide pour étonner par la force morale ce champion de la force physique, ce brave soldat plein de cœur, l'ami de cette jeune fille à laquelle il dira que je suis une âme de bronze ! Je joue au Napoléon quand je devais me dessiner en Séraphin !... Enfin j'aurai peut-être un ami, je l'aurai payé

cher; mais l'amitié, c'est si beau! Six millions, voilà le prix d'un ami; l'on ne peut pas en avoir beaucoup à ce prix-là!...

La Brière entra dans le cabinet de son ami sur ce dernier point d'exclamation. Il était triste.

— Eh bien, qu'as-tu? lui dit Canalis.

— Le père exige que sa fille soit mise à même de choisir entre les deux Canalis...

— Pauvre garçon, s'écria le poète en riant. Il est très-spirituel, ce père-là...

— Je suis engagé d'honneur à t'a-

mener au Hâvre, dit piteusement La Brière.

— Mon cher enfant, répondit Canalis, du moment où il s'agit de ton honneur, tu peux compter sur moi.... Je vais aller demander un congé d'un mois...

— Ah! Modeste est bien belle! s'écria La Brière au désespoir, et tu m'écraseras facilement! J'étais aussi bien étonné de voir le bonheur s'occupant de moi, et je me disais : Il se trompe!

— Bah! nous verrons! dit Canalis avec une atroce gaîté.

Le soir, après dîner, Charles Mignon et son caissier volaient, à raison de trois francs de guides, de Paris au Hâ-

vre. Le père avait complétement rassuré le chien de garde sur les amours de Modeste, en le relevant de sa consigne et le rassurant sur le compte de Butscha.

— Tout est pour le mieux, mon vieux Dumay, dit Charles qui avait pris des renseignements auprès de Mongenod et sur Canalis et sur La Brière. Nous allons avoir deux personnages pour un rôle, s'écria-t-il gaîment!

Il recommanda néanmoins à son vieux camarade une discrétion absolue sur la comédie qui devait se jouer au Chalet, la plus douce des vengeances ou, si vous le voulez, des leçons d'un père à sa fille.

De Paris au Hâvre, ce fut entre les deux amis une longue causerie qui mit le colonel au fait des plus légers incidents arrivés à sa famille pendant ces quatre années, et Charles apprit à Dumay que Desplein, le grand chirurgien, devait, avant la fin du mois, venir examiner la cataracte de la comtesse, afin de dire s'il était possible de lui rendre la vue.

Tragi-comédie intime.

XL.

Un moment avant l'heure à laquelle on déjeûnait au Chalet, les claquements de fouet d'un postillon comptant sur un large pour-boire apprirent le retour

des deux soldats à leurs familles. La joie d'un père revenant après une si longue absence pouvait seule avoir de tels éclats; aussi les femmes se trouvèrent-elles toutes à la petite porte.

Il y a tant de pères, tant d'enfants, et peut-être plus de pères que d'enfants, pour comprendre l'ivresse d'une pareille fête, que la littérature n'a jamais eu besoin de la peindre, heureusement! car les plus belles paroles, la poésie est au-dessous de ces émotions. Peut-être les émotions douces sont-elles peu littéraires.

Pas un mot qui pût troubler les joies de la famille Mignon ne fut prononcé dans cette journée. Il y eut trêve entre

le père, la mère et la fille relativement au soi-disant mystérieux amour qui pâlissait Modeste levée pour la première fois.

Le colonel, avec l'admirable délicatesse qui distingue les vrais soldats, se tint pendant tout le temps à côté de sa femme dont la main ne quitta pas la sienne, et il regardait Modeste sans se lasser d'admirer cette beauté fine, élégante, poétique. N'est-ce pas à ces petites choses que se reconnaissent les gens de cœur?

Modeste, qui craignait de troubler la joie mélancolique de son père et de sa mère, venait, de moment en moment, embrasser le front du voyageur;

et, en l'embrassant trop, elle semblait vouloir l'embrasser pour deux.

— Oh! chère petite, je te comprends! dit le colonel en serrant la main de Modeste à un moment où elle l'assaillait de caresses.

— Chut! lui répondit Modeste à l'oreille en lui montrant sa mère.

Le silence un peu finaud de Dumay rendit Modeste inquiète sur les résultats du voyage à Paris, elle regardait parfois le lieutenant à la dérobée, sans pouvoir pénétrer au-delà de ce dur épiderme.

Le colonel voulait, en père prudent, étudier le caractère de sa fille unique, et consulter surtout sa femme avant

d'avoir une conférence d'où dépendait le bonheur de toute la famille.

— Demain, mon enfant chérie, dit-il le soir, lève-toi de bonne heure, nous irons ensemble, s'il fait beau, nous promener au bord de la mer... Nous avons à causer de vos poèmes, mademoiselle de la Bastie.

Ce mot, accompagné d'un sourire paternel qui reparut comme un écho sur les lèvres de Dumay, fut tout ce que Modeste put savoir ; mais ce fut assez, et pour calmer ses inquiétudes, et pour la rendre curieuse à ne s'endormir que tard, tant elle fit de suppositions! Aussi le lendemain était-elle

tout habillée et prête avant le colonel.

— Vous savez tout, mon bon père, dit-elle aussitôt qu'elle se trouva sur le chemin de la mer.

— Je sais tout, et encore bien des choses que tu ne sais pas, répondit-il.

Sur ce mot, le père et la fille firent quelques pas en silence.

— Explique-moi, mon enfant, comment une fille adorée par sa mère a pu faire une démarche aussi capitale que celle d'écrire à un inconnu, sans la consulter?

— Hé! papa, parce que maman ne l'aurait pas permis.

— Crois-tu, ma fille, que ce soit

raisonnable? Si tu t'es fatalement instruite toute seule, comment ta raison ou ton esprit, à défaut de la pudeur, ne t'ont-ils pas dit qu'agir ainsi c'était *te jeter à la tête d'un homme?* Ma fille, ma seule et unique enfant, serait sans fierté, sans délicatesse?... oh! Modeste, tu as fait passer à ton père deux heures d'enfer à Paris; car enfin, tu as tenu moralement la même conduite que Bettina, sans avoir l'excuse de la séduction; tu as été coquette à froid, et cette coquetterie-là, c'est l'amour de tête, le vice le plus affreux de la Française.

— Moi, sans fierté?... disait Modeste en pleurant, mais *il* ne m'a pas encore vue!...

— *Il* sait ton nom...

— Je ne le *lui* ai dit qu'au moment où les yeux ont donné raison à trois mois de correspondance pendant lesquels nos âmes se sont parlé.

— Oui, mon cher ange égaré, vous avez mis une espèce de raison dans une folie qui compromettait et votre bonheur et votre famille...

— Eh! après tout, papa, le bonheur est l'absolution de cette témérité, dit-elle avec un mouvement d'humeur.

— Ah! c'est de la témérité seulement? s'écria le père.

— Une témérité que ma mère s'est permise, répliqua-t-elle vivement.

— Enfant mutiné! votre mère, après m'avoir vu pendant un bal, a dit le soir à son père, qui l'adorait, qu'elle croyait devoir être heureuse avec moi... Sois franche, Modeste, y a-t-il quelque similitude entre un amour conçu rapidement, il est vrai, mais sous les yeux d'un père, et la folle action d'écrire à un inconnu?...

— Un inconnu?... dites, papa, l'un de nos plus grands poètes, dont le caractère et la vie sont exposés au grand jour, à la médisance, à la calomnie, un homme vêtu de gloire, et pour qui, mon cher père, je suis restée à l'état de personnage dramatique et littéraire, une fille de Shakspeare, jusqu'au mo-

ment où j'ai voulu savoir si l'homme est aussi bien que son âme est belle...

— Mon Dieu! ma pauvre enfant, tu fais de la poésie à propos de mariage : mais, si de tout temps on a cloîtré les filles dans l'intérieur de la famille; si Dieu, si la loi sociale les mettent sous le joug sévère du consentement paternel, c'est précisément pour leur éviter tous les malheurs de ces poésies qui vous charment, qui vous éblouissent, et qu'alors vous ne pouvez apprécier à leur juste valeur. La poésie est un des agréments de la vie, elle n'est pas toute la vie.

— Papa, c'est un procès encore pendant devant le tribunal des faits,

car il y a lutte constante entre nos cœurs et la famille.

— Malheur à l'enfant qui serait heureuse par cette résistance !... dit gravement le colonel. En 1813, j'ai vu l'un de mes camarades, le marquis d'Aiglemont, épousant sa cousine contre l'avis du père, et ce ménage a payé cher l'entêtement qu'une jeune fille prenait pour de l'amour... La Famille est en ceci souveraine...

— Mon fiancé m'a dit tout cela, répondit-elle. Il s'est fait Orgon pendant quelque temps, et il a eu le courage de me dénigrer le personnel des poètes.

— J'ai lu vos lettres, dit Charles Mignon en laissant échapper un malicieux

sourire qui rendit Modeste inquiète; mais, à cepropos, je dois te faire observer que ta dernière serait à peine permise à une fille séduite, à une Julie d'Etanges! Mon Dieu quel mal nous font les romans!...

— On ne les écrirait pas, mon cher père, nous les ferions; il vaut mieux les lire... Il y a moins d'aventures dans ce temps-ci que sous Louis XIV et Louis XV, où l'on publiait moins de romans... D'ailleurs, si vous avez lu les lettres, vous avez dû voir que je vous ai trouvé pour gendre le fils le plus respectueux, l'âme la plus angélique, la probité la plus sévère, et que nous nous aimons au moins autant

que vous et ma mère vous vous aimiez. Eh bien, je vous accorde que tout ne s'est pas exactement passé selon l'étiquette; j'ai fait, si vous voulez, une faute...

— J'ai lu vos lettres, répéta le père en interrompant sa fille, ainsi je sais comment il t'a justifiée à tes propres yeux d'une démarche que pourrait se permettre une femme à qui la vie est connue et qu'une passion entraînerait, mais qui chez une jeune fille de vingt ans est une faute monstrueuse...

— Une faute pour des bourgeois, pour des Gobenheim compassés, qui mesurent la vie à l'équerre... Ne sortons pas du monde artiste et poétique,

papa... Nous sommes, nous autres jeunes filles, entre deux systèmes : laisser voir par des minauderies à un homme que nous l'aimons, ou aller franchement à lui... Ce dernier parti n'est-il pas bien grand, bien noble? Nous autres jeunes filles françaises, nous sommes livrées par nos familles comme des marchandises, à trois mois, quelquefois *fin courant*, comme mademoiselle Vilquin; mais en Angleterre, en Suisse, en Allemagne, on se marie à peu près d'après le système que j'ai suivi... Qu'avez-vous à répondre? Ne suis-je pas un peu Allemande?

— Enfant ! s'écria le colonel en regardant sa fille, la supériorité de la

France vient de son bon sens, de la logique à laquelle sa belle langue y condamne l'esprit; elle est la Raison du monde! l'Angleterre et l'Allemagne sont romanesques en ce point de leurs mœurs; et, encore, les grandes familles suivent-elles nos lois. Vous ne voudrez donc jamais penser que vos parents, à qui la vie est bien connue, ont la charge de vos âmes et de votre bonheur, qu'ils doivent vous faire éviter les écueils du monde!... Mon Dieu! dit-il, est-ce leur faute, est-ce la nôtre? Doit-on tenir ses enfants sous un joug de fer? Devons-nous être punis de cette tendresse qui nous les fait rendre heureux, qui les met malheureusement à même notre cœur?

Modeste observa son père du coin de l'œil, en entendant cette espèce d'invocation dite avec des larmes dans la voix.

—Est-ce une faute, à une fille libre de son cœur, de se choisir pour mari, non-seulement un charmant garçon, mais encore un homme de génie, noble, et dans une belle position?... Un gentilhomme doux comme moi, dit-elle.

— Tu l'aimes?... demanda le père.

— Tenez, mon père, dit-elle en posant sa tête sur le sein du colonel, si vous ne voulez pas me voir mourir...

— Assez, dit le vieux soldat, ta passion est, je le vois, inébranlable!

— Inébranlable.

— Rien ne peut te faire changer?...

— Rien au monde!

— Tu ne supposes aucun événement, aucune trahison, reprit le vieux soldat, tu l'aimes *quand même,* à cause de son charme personnel, et ce serait un d'Estourny, tu l'aimerais encore?

— Oh! mon père... vous ne connaissez pas votre fille. Pourrais-je aimer un lâche, un homme sans foi, sans honneur, un gibier de potence?...

— Et si tu avais été trompée?

— Par ce charmant et candide garçon, presque mélancolique? Vous riez ou vous ne l'avez pas vu.

— Enfin, fort heureusement ton amour n'est plus absolu, comme tu le disais. Je te fais apercevoir des circonstances qui modifieraient ton poème... Eh bien, comprends-tu que les pères soient bons à quelque chose...

— Vous voulez donner une leçon à votre enfant, papa. Ceci tourne à la Morale en action.

—Pauvre égarée! reprit sévèrement le père, la leçon ne vient pas de moi, je n'y suis pour rien, si ce n'est pour t'adoucir le coup,..

— Assez, mon père, ne jouez pas avec ma vie... dit Modeste en pâlissant.

— Allons, ma fille, rassemble ton

courage. C'est toi qui as joué avec la vie, et la vie se joue de toi.

Modeste regarda son père d'un air hébété.

— Voyons, si le jeune homme que tu aimes, que tu as vu dans l'église du Hâvre, il y a quatre jours était un misérable...

— Cela n'est pas! dit-elle, cette tête brune et pâle, cette noble figure pleine de poésie...

— Est un mensonge ! dit le colonel en interrompant sa fille. Ce n'est pas plus monsieur de Canalis que je ne suis ce pêcheur qui lève sa voile pour partir...

— Savez-vous ce que vous tuez en moi?... dit-elle.

— Rassure-toi, mon enfant, si le hasard a mis ta punition dans ta faute même, le mal n'est pas irréparable. Le garçon que tu as vu, avec qui tu as échangé ton cœur par correspondance, est un loyal garçon, il est venu me confier son embarras; il t'aime et je ne le désavouerais pas pour gendre.

— Si ce n'est pas Canalis, qui est-ce donc?... dit Modeste d'une voix profondément altérée.

— Le secrétaire!... Il se nomme Ernest de La Brière. Il n'est pas gentilhomme; mais c'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une mo-

ralité sûre, qui plaisent aux parents. Qu'est-ce que cela nous fait, d'ailleurs, tu l'as vu, rien ne peut changer ton cœur, tu l'as choisi, tu connais son âme, elle tu est aussi belle qu'il est joli garçon!...

Le comte de La Bastie eut la parole coupée par un soupir de Modeste. La pauvre fille, pâle, les yeux attachés sur la mer, roide comme une morte, fut atteinte, comme d'un coup de pistolet, par ces mots : *c'est un de ces hommes ordinaires, à vertus positives, d'une moralité sûre, qui plaisent aux parents.*

— Trompée!.,. dit-elle enfin.

— Comme ta pauvre sœur, mais moins gravement.

— Retournons, mon père! dit-elle en se levant du tertre où tous deux ils s'étaient assis. Tiens, papa, je te jure, devant Dieu, de suivre ta volonté, quelle qu'elle soit, dans *l'affaire* de mon mariage.

— Tu n'aimes donc déjà plus?... demanda railleusement le père.

— J'aimais un homme vrai, sans mensonge au front, probe comme vous l'êtes, incapable de se déguiser comme un acteur, de se mettre à la joue le fard de la gloire d'un autre...

— Tu disais que rien ne pouvait te faire changer, dit ironiquement le colonel.

— Oh! ne vous jouez pas de moi!

dit-elle en joignant les mains et regardant son père dans une anxiété cruelle, vous ne savez pas que vous maniez mon cœur et mes plus chères croyances avec vos plaisanteries.

— Dieu m'en garde!... je t'ai dit l'exacte vérité.

— Vous êtes bien bon, mon père, reprit-elle après une pause et avec une sorte de solennité.

— Et il a tes lettres, reprit Charles Mignon. Hein?... Si ces folles caresses de ton âme étaient tombées entre les mains de ces poètes qui, selon Dumay, en font des allumettes à cigare?

— Oh! vous allez trop loin.

— Canalis le lui a dit...

— Il a vu Canalis?

— Oui, répondit le colonel.

Ils marchèrent tous les deux en silence.

— Voilà donc pourquoi, reprit Modeste après quelques pas, *ce monsieur* me disait tant de mal de la poésie et des poètes! pourquoi ce petit secrétaire parlait de... Mais, dit-elle en s'interrompant, ses vertus, ses qualités, ses beaux sentiments ne sont-ils pas un costume épistolaire?... Celui qui vole une gloire et un nom peut bien...

— Crocheter des serrures, voler le Trésor, assassiner sur le grand chemin! s'écria Charles Mignon en souriant. Vous voilà bien, vous autres jeunes

filles avec vos sentiments absolus et votre ignorance de la vie ! un homme capable de tromper une femme descend nécessairement de l'échafaud ou doit y monter...

Cette raillerie arrêta l'effervescence de Modeste, et, de nouveau le silence régna.

— Mon enfant, reprit le colonel, les hommes dans la société, comme dans la nature, d'ailleurs, doivent chercher à s'emparer de vos cœurs et vous devez vous défendre. Tu as interverti les rôles. Est-ce bien? Tout est faux dans une fausse position. A toi donc le premier tort. Non, un homme n'est pas un monstre quand il essaie de plaire à une femme, et notre droit, à

nous, nous permet l'agression dans toutes ses conséquences, hors le crime et la lâcheté. Un homme peut avoir encore des vertus après avoir trompé une femme, ce qui veut tout bonnement dire qu'il ne reconnaît pas en elle les trésors qu'il y cherchait; tandis qu'il n'y a qu'une reine, une actrice, ou une femme placée tellement au-dessus d'un homme qu'elle soit pour lui comme une reine, qui puissent aller au-devant de lui, sans trop de blâme. Mais une jeune fille?... elle ment alors à tout ce que Dieu a fait fleurir de saint, de beau, de grand en elle, quelque grâce, quelque poésie, quelques précautions qu'elle mette à cette faute.

— Rechercher le maître et trouver le domestique ! Avoir rejoué *les Jeux de l'amour et du Hasard* de mon côté seulement ! dit-elle avec amertume, oh ! je ne m'en releverai jamais...

— Folle !... Monsieur Ernest de La Brière est, à mes yeux, un personnage au moins égal à monsieur le baron de Canalis : il a été le secrétaire particulier d'un premier ministre, il est Conseiller-référendaire à la Cour des Comptes, il a du cœur, il t'adore ; mais il *ne compose pas de vers*... non, j'en conviens, il n'est pas poète ; mais il peut avoir le cœur plein de poésie. Enfin, ma pauvre enfant, dit-il à un geste de dégoût que fit Modeste, tu les ver-

ras l'un et l'autre, le faux et le vrai Canalis...

— Oh! papa!...

— Ne m'as-tu pas juré de m'obéir en tout, dans l'*affaire* de ton mariage? Eh bien, tu pourras choisir entre eux celui qui te plaira pour mari. Tu as commencé par un poème, tu finiras par une bucolique en essayant de surprendre le vrai caractère de ces messieurs dans quelques aventures champêtres, la chasse ou la pêche!

Modeste baissa la tête.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.